

# Le schématisme, une mise en oeuvre

Ce présent travail s'occupe à circonscrire chez René Lew l'exercice du *schématisme*. On éloignera ce terme de son sens ordinaire pour s'attarder sur le *schématisme transcendantal* de Kant. On verra que Lacan y est toujours attentif, même si cette préoccupation n'est pas systématiquement développée. Les *frayages* de René Lew coltinent ce programme plus explicitement. La question est importante dans la mesure où le schématisme est la condition d'une *mise en oeuvre* ou, si l'on préfère, de l'acte. On doit pouvoir ajouter que c'est un passage forcé pour une éventuelle dimension politique de la psychanalyse.

## Sommaire

### Introduction : la topologie et l'ombre de Platon

### I. Le schématisme transcendantal : des pistes pour la psychanalyse

- *Méthode*
- *L'événement de la connaissance*
- *Le transcendantal : un barrage contre la transcendance*
- *Un commentaire qui semble aller de soi*
- *Une écriture kantienne*
- *Objet, phénomène et chose en soi : une torsion de l'espace*

### II. Chercher le schématisme lacanien

- *Les figurations lacaniennes*
- *Une écriture lacanienne*

### **III. Une vigilance schématique à circonscrire progressivement**

- *Le frayage de René Lew*
- *L'espace de l'écriture*
- *Schème et schéma*
- *Le fantasme libéré de sa malédiction*
- *Le schématisme, l'autre nom de l'éthique*
- *Kant, Heidegger, Philonenko*

### **IV. Acte et mise en oeuvre**

- *La Cité ...*
- *L'envers*
- *Un engagement possible*
- *Un schématisme politique*
- *Acte de parole*
- *Das Ding hallucinée*
- *Un schématisme politique de l'amour*

### **Conclusion : l'horreur de l'acte**

## Introduction : la topologie et l'ombre de Platon

La question qui suit n'est pas définitive, mais son souci épistémologique est suffisamment explicite pour être public. Ici il s'agit d'interroger le statut de la topologie dans une discipline psychanalytique qui construit une scientificité susceptible de déployer davantage la scientificité dominante.

Comment éviter de confondre les objets topologiques avec de simples illustrations et de leur conférer un rôle explicatif ? Se glisserait presque inévitablement une ontologie inattendue.

On admet rapidement qu'un appareil psychique fasse obstacle à la mise en oeuvre de la psychanalyse. Lacan n'a pas cessé de se prémunir contre la psychologie. Mais un renoncement explicite n'est pas décisif pour autant. Un vocabulaire *essentialiste* ne nous préserve pas, par exemple, d'une ontologie implicite. Elle nous y précipite au contraire. Il suffirait de demander « *Quelles sont les propriétés cachées de cet objet ?* » pour que l'épistémologie qui convoque cette question soit celle de la psychologie. La relation *sujet-objet* plongerait dans une évidence dommageable. Entrerait en scène alors une anthropologie psychanalytique que l'on prétendait répudier.

A l'accusation d'anthropologie on peut facilement rétorquer que la topologie est une discipline rigoureuse et qu'elle offre un langage précis à une théorisation qui demande des assises solides et refuse d'être entravée quand elle veut ricocher. En d'autres termes cette profondeur tout à fait spécifique des mathématiques est une langue comme une autre, à ceci près qu'elle travaille une exactitude sans équivalent. Dans ces conditions elle permet une illustration très intuitive des trouvailles de la psychanalyse, et les praticiens comme les poètes peuvent ne pas se sentir trahis. Ajoutons même qu'un langage d'emprunt est une carte forcée, que Freud lui-même n'a jamais hésité à parler le vocabulaire énergétique de son époque pour forger les concepts fondamentaux de la science qu'il voulait fonder.

C'est sur ce point que repose toute la nuance. Personne ne conteste sérieusement l'intelligence qui se dégage de ces concepts invités à retrouver une nouvelle jeunesse sur les chemins imprévus qu'on leur propose. Les liens qu'ils établissent n'auraient jamais vu le jour sans l'aplomb qu'offre la topologie. Travailler l'espace porte toujours ses fruits. Dans la mesure où les évidences réclament une étendue elle-même évidente, elles perdent ainsi de leur vigueur tétanisée dès lors qu'elles rencontrent une spatialité qui ne va pas de soi. C'est même une injonction lacanienne. Nous sommes invités à une rigueur inédite :

[...] d'une façon qui soit plus efficace, plus vraie, plus conforme au jeu des fonctions que tout ce qui est repéré dans la doctrine de Freud, dont les vacillations sont déjà indicatives par elles-mêmes de la nécessité de ce que je fais ici. Je parle de ces vacillations, par

exemple, qui sont liées à l'ambiguïté chez lui des relations moi et non-moi, contenu et contenant, moi et le monde extérieur<sup>1</sup>.

Mais de tâtonnements en audaces on s'étonne peu à peu de la souplesse intellectuelle que favorise le champ de la topologie. Progressivement on en vient à penser que cette discipline entretient une radicalité qui ne s'épanouit pleinement que dans un champ qu'elle n'avait pas prévu, celui de la psychanalyse, qu'un seul et même sujet, enfin libéré de son engourdissement, laisse parler la dimension la plus authentique de son être. Dans cette perspective, la topologie peut très bien nourrir une conception de l'homme psychanalytique et laisser croire que le sujet de l'inconscient se sent vraiment chez lui dans ces espaces traversés par des discernements hors du commun. Familier des métamorphoses spatiales, il se laisserait surprendre en plein travail, au beau milieu de son atelier.

Une anthropologie insidieuse se présente toujours flanquée de son objet et réclame sans délai l'ontologie qui lui convient. Les objets topologiques se présentent hors de la nature et n'oublient pas qu'ils sont construits. Mais ils peuvent très bien surgir dans le contexte d'un platonisme que l'on n'a pas interrogé. Ce n'est pas son aptitude à surprendre qui fait que l'être change de nature et nous autorise à quitter le registre de *ce qui est*. Moins d'être n'a jamais favorisé la réduction de l'ontologie. Le sujet reste ce que nous appelons depuis Descartes une *chose pensante*, avec la prétention d'être curieux par nature devant la stabilité immuable des étoiles ou la chorégraphie des étants. Même si l'objet lui échappe ou disparaît, cette avidité au savoir reste intacte et se présente surtout comme sa première manifestation, l'étincelle de son émergence.

Remarquons qu'il s'agit moins de repérer historiquement telle ou telle philosophie que de circonscrire une tendance malicieuse dans chacune de nos paroles. Non seulement l'homme croit pressentir les premières lueurs de son destin dans une communion laborieuse et légitime avec les objets - trop rapidement confondus avec des choses - mais il saisit *ce qui est* dans une opposition avec *ce qui n'est pas*. Il y voit un couple de contraires à ce point foncier qu'il pense pouvoir y trouver la source de sa curiosité. L'être exhibe le néant pour en faire son contraire absolu.

Dans ces conditions tous les objets se présentent auréolés. Inhérent à leur être, s'embrase pour chacun d'entre eux un phlogistique qui ne clignote que pour satisfaire notre appétit. L'ensemble de nos préoccupations convoquent alors un couple indiscutable, celui formé d'un sujet tourné vers un objet, et d'un objet destiné à s'offrir au sujet. L'un et l'autre peuvent épaissir et compliquer les conditions de leur rencontre, il y a quelque chose de nuptial quand l'objet s'esquive. Plus il se refuse à une connaissance transparente, plus il révèle qu'il attendait son dévoilement depuis la nuit des temps.

Les objets sont toujours *intéressants*<sup>2</sup>, et c'est bien là le problème. Dans ces conditions les objets topologiques risquent d'être traités avec la même gourmandise.

---

<sup>1</sup> - Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 327.

<sup>2</sup> - Plus loin ce terme trouvera son sens le plus radical.

Cet usage non critique de la topologie ne signe pas pour autant une ignorance massive et ravageante. Cette fois il ne s'agit plus de dénoncer les moeurs de ceux d'en face. Mieux vaut constater que cette rengaine journalière est la nôtre, qu'elle est un temps inévitable et même nécessaire. C'est en effet dans cette ambiance un peu morose que doit se révéler la question du « *schématisme* » lequel, loin d'être une instance régulatrice, peut faire passer un vent de folie dans chacune de nos respirations. C'est à partir de ce confort taciturne que se chuchote une ambition à peine croyable.

## I. Le schématisme transcendantal : des pistes pour la psychanalyse

### *Méthode*

Malgré une racine commune on retiendra d'abord que *schéma* et *schème* doivent garder leurs distances. Le premier est un dessin plus ou moins rigoureux qui rend compte d'une réalité telle qu'on souhaite la représenter, le second est au coeur d'une énigme, celle de la représentation qui accompagne un concept et lui donne vie. Les deux notions ne se rencontrent pas, sauf que le schéma, dessin plus ou moins fidèle et encombrant, sera élevé au rang d'une écriture si son introduction dans un travail théorique tient compte de l'enseignement délicat qui ressort de l'analyse du schème.

D'emblée se pose le choix d'une méthode. L'inventaire exhaustif des embarras suscités par le *schématisme transcendantal* kantien chez ses commentateurs est une tâche immense. Mais il est possible d'évaluer ce qui distingue en ce domaine Lacan du philosophe. A supposer d'abord qu'on puisse parler clairement d'un schématisme chez Lacan ! Le fait qu'il ait parsemé ses leçons et ses écrits de nombreux *schémas* ne nous autorise pas pour autant à prétendre d'emblée que le *schème* kantien y est suffisamment pris en compte.

Ici deux lectures, en apparence contradictoires, sont possibles. Soit on considère que la question est éparpillée et par là même trop implicite, soit on estime que tout son enseignement palpite de cette problématique, qu'il y baigne entièrement et y trouve une unité à ce point répétitive qu'il n'est pas question de s'y référer à chaque fois. Les signifiants, indexés et vectorisés - (  $S1 \rightarrow S2$  ) - seraient des témoins suffisants pour assoir le *schème* dans la préoccupation lacanienne. Quoi qu'il en soit il est indispensable de déplier les stades du développement de cette écriture en remontant en amont pour indiquer son contexte. A bien des égards c'est l'enseignement de René Lew qui pose explicitement cet effort. D'autres peut-être se sont attelés à la tâche mais nous ne retiendrons ici que cette piste, ou plutôt ce *frayage* qui se présente souvent comme un épanouissement de certaines questions lacaniennes encore implicites.

On retiendra ce qui nous séduit chez Kant et seul cet intérêt sera maintenu. Au moindre trébuchement le lecteur pourra facilement pointer un faux pas. Si au contraire l'entreprise se tient, d'autres interrogations se présenteront. Sur son versant mondain la modestie y trouve

son compte. Mais cette dernière devient plus attractive quand elle précise qu'il s'agit de viser l'essentiel. Bien à l'avance le lecteur est donc averti : il doit savoir qu'un schème n'est pas une image ...

S'en suivent des questions qu'il faut ordonner sans pour autant en faire un plan. Elles clignotent seulement dans ce qui va suivre :

- Comment s'attache-t-on au schématisme kantien quand, de part en part, seuls les concepts de la psychanalyse doivent en profiter ? On verra que nous ne passerons pas par Heidegger, lui préférant le commentaire de Philonenko<sup>3</sup>.
- Contre toute attente, un commentaire académique de *l'Esthétique transcendantale* témoigne d'un dévouement aux mots près de certains passages du Séminaire X. Jusqu'où et comment profiter de l'hospitalité kantienne ?
- Les frayages schématiques de René Lew permettent-ils à la topologie enseignée dans le champ de la psychanalyse un statut plus solide que celui de l'illustration ?

### ***L'événement de la connaissance***

La lecture de Kant se trouve facilitée si on aborde la connaissance comme un événement.

Au moment où se présente un objet il faut d'abord se concentrer sur l'idée que la sensibilité ne perçoit de lui que des sensations désordonnées et indéchiffrables. Rien cependant dans ce désordre ne demande à être déchiffré et gardons-nous de voir dans ces intuitions un déficit. Il importe de ne pas présenter la sensibilité comme quelque chose de seulement énérvé et passif comme le suggère parfois l'empirisme. C'est du vivant mais du vivant humain. Sur ce point vont reposer bien des nuances. On peut et on doit parler de *fonction* mais dans la mesure où c'est une instance qui n'est saisissable qu'en fonction de l'entendement et de l'imagination qui surgissent conjointement. Mais on ferait fausse route à profiter du terme de *fonction* pour y trouver un appareil psychique prêt à fonctionner.

L'entendement doit organiser les sensations à l'aide de catégories (κατηγοριά<sup>4</sup>), des concepts purs qui ne viennent pas de la sensibilité. Une bille et un sac de billes se distinguent du fait que l'entendement disposera, quand il le faudra, d'une opposition franche entre l'Un et le Multiple. Ce qui est pur est *a priori* et ce qui vient de l'expérience est dit *a posteriori*.

Chaque pas mérite une halte ! Ici le pur ne suppose aucun contraire avilissant. Il ne présente aucune clarté le rapprochant du diamant. En fait sa pureté n'est pas une qualité, elle le protège seulement d'une interprétation sans ancrage qui ferait de lui l'otage d'un idéalisme absolu. Il ne s'agit pas de convoquer des idées générales qui préexisteraient on ne sait où ni comment ni pourquoi. Il n'est saisissable que dans la relation qu'il entretient avec l'expérience. Il ne vient

---

<sup>3</sup> - A. Philonenko. *Etudes Kantiennes*. Vrin. Paris, 1982.

<sup>4</sup> - Le verbe κατηγορεω, *katégoreo*, prend d'abord le sens d'une dénonciation. Il suffit de peu pour y entendre une mise en accusation du faux. La catégorie attribue des qualités et classe grâce à une vigilance susceptible de nous préserver du faux.

absolument pas de l'expérience mais ne surgit qu'avec l'expérience. Il est pur de toute antériorité.

Dans ce domaine, il est à souligner que le vocabulaire du quotidien va nous fourvoyer. On pourrait penser que *l'a priori* précède *l'a posteriori*, qu'il témoigne d'une antériorité au moment même où nous cherchions à la conjurer. Or il n'en est rien. Les concepts purs ne sont pas tapis dans l'entendement, en attente de l'expérience. Ils ne sont pas parachutés sur le réel pour l'organiser. De même la sensibilité ne possède pas en elle deux formes *a priori*, le temps et l'espace, qui lui serviront le moment venu. La connaissance objective est un événement dicté par la sensibilité et l'entendement, les deux agissant conjointement. *L'a priori* et *l'a posteriori* sont radicalement hétérogènes mais surgissent en même temps. C'est dans l'ordre des raisons qu'on va laisser entendre que *l'a priori* présente un certain ascendant sur *l'a posteriori* dans la mesure où il s'agit de *subsumer* ce qui vient de la sensibilité.

C'est sans doute ce qui autorise René Lew à les inscrire l'un et l'autre sur un parcours moebien<sup>5</sup>. Ici on devrait choisir de ne pas introduire trop vite une accentuation lacanienne pour préserver les chicanes inconfortables du développement kantien et les problèmes soulevés par les commentateurs. Mais on peut quand même anticiper et souligner que la continuité moebienne accentue l'hétérogénéité des termes et leur interdit la moindre complicité. Cette continuité rapproche pour mieux distinguer. Pour faire image, disons que l'océan vient se fracasser sur les rochers et ne ressemble pas à la masse d'eau qui au loin ondule en ignorant la terre ferme. De même la falaise ne se présente pas comme le plancher des vaches. Pourtant l'un et l'autre accentuent leur hétérogénéité dans ce rapprochement.

Ceci dit, nous devons rester sur nos gardes. Pour des raisons explicatives il a fallu nommer d'abord la *sensibilité*, ensuite *l'entendement*, et les présenter comme deux instances d'égale valeur ne se comprenant que l'une par rapport à l'autre. Cet équilibre est trompeur dans la mesure où *l'imagination* pourrait passer pour le parent pauvre, un intermédiaire tenu entre les deux pôles. Nous verrons au contraire que ladite imagination va se présenter progressivement comme une *troisième fonction* en présentant le *schème*, un *troisième terme* - plus insistant qu'un intermédiaire. C'est même dans ce troisième temps de nomination que va s'épaissir la question de l'image. La sensation, le concept, l'image et le schème doivent être retenus avec la même attention.

### ***Le transcendantal : un barrage contre la transcendance***

Dans ce contexte où se construit progressivement un équilibre entre la sensibilité, l'entendement et l'imagination le terme de *transcendantal* mérite une méditation. Comme dans l'apprentissage d'une langue, c'est un faux ami. Il ne renvoie à aucune transcendance malgré un voisinage que souligne leur radical. C'est seulement ce qui ne vient pas de l'expérience, et rien de plus. Parler avec un vocabulaire du *transcendantal* c'est revenir en amont, se maintenir à l'étape d'un kantisme qui ne s'est pas encore dégradé en psychologie. Kant ne décrit pas un

---

<sup>5</sup> - Conférence à Lille. Je n'ai pas retrouvé ce montage dans d'autres livraisons.

mécanisme, il met en place un vocabulaire dont le rationalisme est encore palpitant. Le transcendantal parle d'un événement de connaissance.

Encore faut-il préciser que le terme de *psychologie* n'a de sens dépréciatif dans l'enseignement lacanien qu'au regard des disciplines contemporaines qui cherchent à aligner leur scientificité dans les *sciences de l'Homme*. En revanche si on interroge l'applicabilité des catégories aux sensations, cette *question psychologique* vise, avec le vocabulaire de l'époque, à se distinguer de l'empirisme, lequel présente aux yeux de Kant une psychologie douteuse.

Si l'on admet que le transcendantal est aussi événementiel que l'irruption de la sensation on peut le saisir comme un événement de langage, antérieur à une organisation psychique qu'il suffirait d'observer pour la décrire. La raison ne se contemple pas et ne s'explore pas comme si on pouvait lire à livre ouvert. Sur une octave plus basse on peut donc dire qu'une raison est agissante et structurante dans un langage, celui du locuteur. Si l'inconscient relève du logique pur, c'est à dire du signifiant, il ne faut pas rechigner à y pressentir un certain cousinage avec le transcendantal.

Il y a sans doute un hiatus entre le Logos et l'inconscient structuré comme un langage. Mais on aurait tort d'y trouver un gouffre abyssal. Les deux termes ne s'ignorent pas ni surtout ne se disqualifient pas l'un l'autre. A plusieurs reprises Lacan soulignera le rationalisme de Freud.

### ***Un commentaire qui semble aller de soi***

Les paragraphes qui suivent s'inspirent d'un commentaire conventionnel que l'on retrouve un peu partout. On ne peut pas en faire l'économie même s'il trouve vite ses limites et parfois les impute au philosophe lui-même. Dans ce contexte l'intention est unique et ne se développe que dans le cadre d'une théorie de la connaissance :

« Expliquer comment des concepts purs de l'entendement peuvent être appliqués à des phénomènes en général. »<sup>6</sup>

Si, par exemple, on sort de son contexte cette phrase, on est vite persuadé que Kant se pose trois questions distinctes et étanches : « *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que Puis-je espérer ?* » C'est ainsi qu'en France les élèves sont initiés à la philosophie à la fin de leurs humanités. Rien n'est faux dans ce rangement, à ceci près qu'à trop l'accentuer on ne saisit pas comment les dites théories de la connaissance bruissent souvent d'une exigence éthique qui ne demandent qu'à s'exprimer. Lacan est sensible à ces légers glissements. Contre celui qui un jour lui demande si après une *éthique* il va s'attaquer à une *esthétique* il semble se mettre en colère, comme s'il s'agaçait d'une ordonnance à ce point académique. En revanche, nous verrons que son approche de l'*esthétique transcendantale* kantienne dans le *séminaire X* consacré à l'angoisse sera explicitement l'occasion de suggérer une *éthique transcendantale* tout à fait imprévisible.

---

<sup>6</sup> - Kant. *Critique de la Raison pure. Doctrine transcendantale du jugement*. Chapitre premier : *Du Schématisme des concepts purs de l'entendement*.

Il faut donc prendre son temps et ne manquer aucune marche. Pour l'instant il convient de rester sans secours extérieurs à la philosophie kantienne. On constate alors que l'hétérogénéité de l'*a priori* et de l'*a posteriori* ne nous renseigne pas sur leurs relations. C'est là que Kant fait appel à l'imagination et suppose l'émergence d'un *intermédiaire*, d'une *représentation* à la fois sensible, c'est à dire perceptible, et pure *a priori*. Ce terme d'intermédiaire peut prêter à confusion car il risque d'être compris comme un adjuvant, presque une béquille qui viendrait secourir la sensibilité et l'entendement dans leur incapacité à se rejoindre. C'est surtout l'expression d'un troisième terme qu'il convient de retenir pour d'emblée préserver une stricte égalité dans l'importance que nous accordons aux trois instances que représentent la sensibilité, l'entendement et l'imagination. Un certain nombre de commentaires approximatifs ne tiendront pas compte de cet effort nécessaire.<sup>7</sup>

« ... or il est clair qu'il doit y avoir un **troisième terme** qui soit homogène, d'un côté, à la catégorie, de l'autre, aux phénomènes, et qui rende possible l'application de la première au second. Cette représentation intermédiaire doit être pure ( sans aucun élément empirique ) et cependant il faut qu'elle soit, d'un côté *intellectuelle* et, de l'autre *sensible*. Tel est le *schème transcendantal*. »<sup>8</sup>

Les objets mathématiques se prêtent facilement à la démonstration. Il n'y a, par exemple, aucun triangle dans la nature extérieure. Son image ne peut provenir d'aucun déjà vu ou, du moins, ce n'est pas en associant les images au nom d'une habitude que l'on obtient la permanence d'une relation entre le concept et sa perception. Cette conception empiriste ignore que l'habitude est elle-même tributaire de l'association, et que cette dernière est une fonction, une insistance logique qui ne vient pas de la simple répétition d'un vécu.

En ce sens l'imagination est *productrice* mais elle n'est pas reproductrice. De son côté le concept pur du triangle ne propose aucune représentation. L'image du triangle qui surgit est un schème, un intermédiaire entre la sensibilité et l'entendement. On le voit l'image et le schème peuvent être confondus, et bien des commentateurs s'engouffrent dans cette impasse. Pour un bon nombre d'entre eux, il semble difficile de concevoir que l'imagination produise autre chose que des images. Le schème souvent se réduit à une image simplifiée.

Or c'est plutôt une affaire de reconnaissance. Ce dessin trouvé sur un bout de papier, comment l'ai-je reconnu comme triangle ? Le hasard veut qu'il soit équilatéral mais ma reconnaissance l'atteint dans un au-delà de cette particularité.

Lorsque je convoque le concept pur de triangle l'image qui surgit dans mon esprit n'est ni floue ni approximative. Elle s'étale dans un espace particulièrement accueillant. On peut seulement lui reprocher de ne pas rendre compte de la multitude des triangles que je peux dessiner sur le papier. Bien entendu l'image qui surgit dans mon esprit n'est pas la même que celle qui se propose à mon voisin.

---

<sup>7</sup> - Je n'ai pas de références précises. J'ai seulement relu de vieux cours de la fin des années 60. Je me souviens de lectures anciennes.

<sup>8</sup> - id.

Et pourtant c'est le même schème.

« Le schème n'est toujours par lui-même qu'un produit de l'imagination, mais comme la synthèse de l'imagination n'a pour but aucune intuition particulière, mais seulement l'unité dans la détermination de la sensibilité, il faut bien distinguer le schème de l'image. »<sup>9</sup>

Le schème est une image qui ne se prend pas pour une image. Il faut hisser ce que je vois dans mon esprit à la dignité d'un schème, sinon on devrait considérer cette manifestation comme déficitaire. En revanche le schème ne peut pas subir cette dépréciation.

« Dans le fait, nos concepts sensibles purs n'ont pas pour fondement des images des objets, mais des schèmes. Il n'y a pas d'image d'un triangle qui puisse être jamais adéquate au concept d'un triangle en général. »<sup>10</sup>

Mais cette mise en garde ne suffit pas. On dirait que seuls les concepts mathématiques se prêtent au schématisme kantien. Que va-t-on faire des objets qui traînent autour de nous, des arbres et des animaux ? Comment allons-nous en avoir une connaissance si aucun schème ne se propose comme intermédiaire entre l'entendement et la sensibilité ? Umberto Eco semble aller plus loin et enfoncer le clou. Comment produire le schème de l'ornithorynque alors que cet animal était encore inconnu à l'époque de Kant ? D'argument en argument on pourrait ainsi laisser s'écrouler le schématisme kantien et, en dernière instance, se demander si la *Critique de la Raison pure* n'est pas construite sur du sable.

Rappelons d'abord que dans cette lecture déconcertée d'un commentaire ordinaire l'image et le schème sont à deux doigts d'être de nouveau confondus. L'argumentation s'appuie sur un passage moins transparent qu'à l'accoutumé où Kant prend l'exemple du chien :

« Le concept de chien signifie une règle d'après laquelle mon imagination peut exprimer en général la figure d'un quadrupède, sans être astreinte à quelque chose de particulier que m'offre l'expérience, ou mieux à quelque image possible que je puisse représenter *in concreto*. »<sup>11</sup>

On dirait qu'il s'embrouille mais, en fait, il s'oriente vers une conception de la connaissance s'exerçant au quotidien, à tout moment. Il semble trébucher et sacrifier à l'idée d'un *sujet pleinement sujet* se promenant dans le monde pour y rencontrer des objets s'offrant comme des *choses* à sa curiosité naturelle et constitutive. Or mieux vaut lire le contraire. Implicitement il nous interdit plutôt d'aborder les *objets du monde* comme s'ils faisaient partie d'un tout. Le schème *a priori* est une occasion de nous prémunir contre le *cosmisme*.

Le cosmisme ? C'est justement ce qui éloigne Lacan de Levi Strauss. Malgré une approche formelle irréprochable de la structure, ce dernier construit une anthropologie structurale où

---

<sup>9</sup> - id.

<sup>10</sup> - id.

<sup>11</sup> - id.

l'Homme est en rapport interrogatif avec l'univers qui l'entoure. En revanche, chez Lacan, le rapport à l'objet est à ce point palpitant qu'il nous faut maintenir sans relâche leur hétérogénéité, et supposer dans le même mouvement qu'ils bénéficient l'un et l'autre - pas l'un sans l'autre, mais certainement pas l'un pour l'autre - du même traitement langagier. L'un et l'autre sont des effets imprévus d'un maelstrom signifiant. A chaque fois nous devons saisir l'occasion de répéter que sujet et objet ne sont pas les deux termes d'une rencontre difficile mais en dernière instance harmonieuse. Depuis Galilée les sens sont trompeurs mais c'est encore peu dire. Si la modernité ne représentait que cette mauvaise aventure, il suffirait de rectifier le tir et de corriger notre perception. Vivre avec une perception déficitaire serait supportable. Or c'est le statut même de la perception qui est ici interrogé.

L'insistance régulière de Lacan pour confondre le sujet de la psychanalyse avec le sujet moderne - c'est à dire le sujet de la science - révèle ici une pertinence inattendue. Les objets ne sont plus ce qu'ils étaient, et c'est la pensée moderne tout entière qui témoigne ici et là d'un embarras maladroit devant l'objet :

« Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née. »<sup>12</sup>

En tenant compte du décor de ces préoccupations, il faut constater que le schème kantien est une excellente propédeutique. La solution qu'il incarne est trop subtile pour qu'on puisse parler de bricolage. Mais cette finesse n'est pas pour autant harmonieuse. A chaque événement de connaissance on a l'impression d'un travail, d'une opération qui se répète. La sensation, le concept et enfin le schème, ces trois termes laborieux disent chacun à leur manière que le sujet et l'objet ne peuvent pas ne pas se rencontrer mais qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Admettons que l'exemple du chien soit exceptionnellement plus obscur, mais ce n'est certainement pas un maillon faible. La référence au *quadrupède* est même bienvenue. Elle est insuffisante mais certainement pas déficitaire. Il faut la déplier ou, pour reprendre une expression lacanienne, opérer une *extraction*<sup>13</sup>. Rappelons encore qu'un concept ne surgit pas seul, qu'il est évoqué dans un contexte et qu'il lui faut des circonstances, que la connaissance est présentée dans la cadre d'un événement et non dans celui du développement d'un processus psychologique. Lorsque se présente le concept de chien le *référent* n'a pas besoin d'être là. Se propose une image, laquelle ne vient pas remplacer ce référent en faisant ce qu'elle peut. Elle est claire et précise. Or le penseur sait parfaitement que cette image n'est pas celle de son voisin, qu'il n'est pas encombré par la différence entre un ratier et un pékinois. Il sait qu'il sait ! Il sait que l'imagination ne produit pas que des illustrations mais construit tout autre chose. Le schème n'est pas une épuration de l'image, sa simplification.

Il sait que le vivant peut ne pas être pris par le langage, qu'un vivant parlant se tient debout, même si certain bipèdes ne parlent pas. Aboier n'est pas parler, même si c'est un appel. Le

---

<sup>12</sup> - Lacan. *La science et la vérité*. Ecrits p.863.

<sup>13</sup> - Voir plus loin. Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 327.

regard mimétique de l'animal se rapproche du regard humain pour s'en distinguer. Quant au rapport aux déjections, il est inutile d'insister.

Il faut d'ailleurs en rester là pour éviter de prétendre que le schème du quadrupède est gros de tous ces détails, qu'il est une sorte de réserve de nos surprises. Le secours des *objets partiels* est sans doute extérieur à la problématique kantienne, mais il nous aide à saisir que le schème ne surgit jamais seul, qu'il surgit conjointement à d'autres articulations *a priori*.

Insistons sur le fait que Kant a surtout le souci de bien distinguer l'image du schème et ensuite de dire ce qu'il est. C'est le point culminant du développement :

« Le schème des concepts sensibles, comme des figures dans l'espace, est un **produit** et en quelque sorte un **monogramme**<sup>14</sup> de l'imagination pure *a priori*, au moyen duquel et suivant lequel les images sont tout d'abord possibles - et que ces images ne doivent toujours être liées au concept qu'au moyen du schème qu'elles désignent et auquel elles ne sont pas en soi entièrement adéquates. »<sup>15</sup>

### *Une écriture kantienne*

Il faut toujours éviter de sauver Kant ou de faire de Lacan un kantien ! Ce genre de tentation est fréquente et nous prive généralement d'usages plus efficaces. Nous verrons d'abord que Lacan ne saute pas à pieds joints hors de l'esthétique transcendantale comme s'il s'en désintéressait. Pour ce faire, il convient de garder adroitement la différence qui se creuse entre l'image et le schème.

Le schème est explicitement désigné comme un monogramme et nous sommes en droit d'accentuer cette affirmation en estimant qu'il relève de l'écriture. Quand une image se présente à l'esprit il faut la supposer réductible à une écriture, mieux encore on peut s'attendre à ce qu'elle soit susceptible de s'épanouir en écriture, comme si, en dernière instance, il convenait de retrouver le schème qui la gouverne.

Le temps et l'espace, comme formes *a priori* de la sensibilité ne sont pas disqualifiées, et continuent à servir l'étendue et le continuum qui doivent aller de soi. Mais ils bénéficient quand il le faut d'un traitement plus affiné. L'espace devient l'espace d'une écriture et le temps se révèle être plus radicalement un temps logique.

Par *temps logique* nous entendons ici que le temps peut être *pressenti* autrement qu'un vécu *ressenti* ! et se présenter plus fondamentalement comme une *permanence*, quelque chose qui serait proche d'une *répétition* assurée, presque rassurante. La catégorie reste inaltérée et quasi protégée par le temps, tandis que malgré la diversité instable des images toujours inadéquates se répète toujours le même schème.

---

<sup>14</sup> - C'est nous qui soulignons.

<sup>15</sup> - id.

Ce n'est pas ce que dit Kant, mais il ne semble pas trahi pour autant :

« Or, une détermination transcendantale de temps est homogène à la catégorie ( qui en constitue l'unité ) en tant qu'elle est universelle et qu'elle repose sur une règle a priori. Mais, d'un autre côté, elle est homogène au phénomène, en tant que le temps est renfermé dans chaque représentation empirique du divers. Une application de la catégorie aux phénomènes sera donc possible au moyen de la détermination transcendantale de temps, et cette détermination, comme schème des concepts de l'entendement, sert à opérer la subsumption des phénomènes sous la catégorie. »<sup>16</sup>

Nous poussons un peu Kant hors de son propos lorsque nous pressentons une logique là où le philosophe cherche à subsumer, à rendre possible une reconnaissance. Mais pour quelqu'un qui est habité par une exigence psychanalytique il est inévitable de se retrouver à l'aise dans une répétition qui supporte et même réclame le changement. Les signifiants ne sont pas des mots, parallèlement les schèmes ne sont pas des images.

Les jurons du Capitaine Haddock sont toujours la répétition du même signifiant, l'expression d'une saine colère susceptible de faire rire les enfants bien élevés. Dans un tout autre registre, il en est de même pour les schèmes. Derrière la diversité des images peut se reconnaître le même schème.

Le développement kantien sur le schématisme fait appel au temps pour mettre une dernière touche à la fluidité de l'événement de connaissance. Une lecture trop rapide risque alors de ne pas approfondir, et même de laisser en jachère une réflexion sur l'espace. Non qu'il s'agisse de rectifier un déséquilibre, mais plutôt de mesurer comment l'esthétique transcendantale va s'offrir à un commentaire lacanien de l'espace qui nous permettra de toucher concrètement l'insistance du schème et du schéma dans nos préoccupations psychanalytiques.

On l'a vu, l'introduction du schème, le *troisième terme* trouve difficilement un vocabulaire adéquat. Avancer comme allant de soi que le temps favorise le schème comme un simple *intermédiaire* ( même si le mot figure chez Kant ) entre le concept pur et le phénomène est sans doute inévitable, mais c'est aussi une expression imagée témoignant d'une certaine pauvreté. On se représente une plage entre l'entendement et la sensibilité, un endroit presque mesurable où s'exprime l'imagination créatrice.

### ***Objet, phénomène et chose en soi : une torsion de l'espace***

Pourquoi parlons-nous d'*objets* et de *phénomènes* là où nous serions tentés d'évoquer les *choses* qui se baladent devant nos yeux ?

Pour le bien il faudrait nous interroger sur le traitement possible de l'espace quand le temps est privilégié dans le schématisme kantien.

---

<sup>16</sup> - id.

En s'appuyant sur de nombreuses expressions du philosophe lui-même nous allons bien trop vite en affirmant que la *chose en soi* est impossible à connaître. C'est assurément vrai et il convient dans une première étape d'y trouver une limitation volontaire de la raison, à laquelle on interdit une *communion avec le monde* et une fuite en avant dans une quête dévastatrice<sup>17</sup>. Cependant sur un autre plan on peut laisser entendre que nous posons la *chose en soi* mais que nous ne pouvons rien en faire. Pourquoi ? Parce qu'elle est dans une réalité qui fait obstacle au réel. Elle témoigne d'une altérité d'indifférence. Elle ne surgit pas comme quelque chose qui nous intéresse : *le peu de réel que contient la réalité !* (Lacan). La *chose en soi* est inaccessible à la connaissance, non parce qu'elle serait trop éloignée, mais parce que la question ne se pose pas.

En ce sens ce n'est pas une provocation de suggérer que la chose n'est vraiment un *ob-jet* que si elle se présente à moi. A condition cependant de ne pas y voir une oblativité mystérieuse. Elle est objet si elle surgit alors que rien en elle ne lui concède un intérêt particulier. Il convient même de remarquer qu'il n'y a pas que l'*objet a* qui relève du réel. Tout objet qui mérite notre attention participe du réel dans la mesure où il baigne dans une énigme qui depuis toujours nous étreint, c'est à dire l'espace. C'est sans doute grâce à l'*objet a* que nous pressentons que l'objet parle, mais il faut ajouter que tout objet me *parle quelque part* ( c'est la cas de le dire ! ). Seuls les êtres saisis par le langage s'intéressent aux fleurs, alors que les abeilles n'y trouvent que le signal d'un pollen. Il n'y a de réel que pour les humains.

Seuls les animaux communient à la réalité du monde. La philosophie kantienne n'est pas une réconciliation harmonieuse entre l'objet et le sujet. Mais elle est de part en part galiléenne et propose une relation élégante et systématique à l'objet. Cette relation est construite progressivement par le philosophe et se maintient dans ce que Lacan appellera l'embaras, cette forme minima de l'angoisse. L'angoisse n'est pas sans objet ! C'est là un mot d'ordre lacanien. Et, bien entendu, pas d'objet sans angoisse, sans embaras.

Il n'y a pas à chercher des zones d'ombres, des erreurs, des impasses à dépasser, ou que sais-je encore. Là peut-être se trouve la clef des relations qu'entretiennent la philosophie et la psychanalyse. Au lieu de renier pour *aller plus loin* il est possible d'opérer des *extractions* ( Lacan ) ou des *frayages* ( Lew ).

De là à dire que l'espace tient du réel, il n'y a qu'un pas, et Lacan le franchit. Mais on pourra constater qu'on est loin d'une trahison qui laisserait dépité un lecteur satisfait de Kant :

« Il conviendrait, dirai-je, que les philosophes fissent leur travail, et osent formuler quelque chose qui vous permettrait de situer vraiment à sa place l'opération que je vous indique en disant que j'extrais la fonction de la cause du champ de l'esthétique transcendante, celle de Kant. Il conviendrait que d'autres vous indiquent que ce n'est là qu'une extraction toute pédagogique, parce qu'il y a bien d'autres choses qu'il convient encore d'extraire de cette esthétique transcendante.<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> - Cf : *La folie dans la raison pure*. Monique David-Ménard. Vrin. Paris, novembre 1990.

<sup>18</sup> - C'est nous qui soulignons.

Là, il faut que je vous indique au moins ce que j'ai réussi à éluder la dernière fois par un tour de passe-passe quand je vous parlais du champ scopique du désir. Je ne peux pas y couper, il faut tout de même bien que j'explique ici, au moment où je m'avance plus loin, ce qui était impliqué dans ce que je vous disais à propos de **l'espace**, que **ce n'est pas du tout une catégorie [ ? ] a priori de l'intuition sensible**.

Il est étonnant qu'au point d'avancement où nous en sommes de la science, personne ne se soit encore attaqué directement à formuler ce à quoi tout nous sollicite, que l'espace n'est pas un trait de notre **constitution subjective** au-delà de quoi la chose-en-soi trouverait, si l'on peut dire, un champ libre - mais que **l'espace fait partie du réel**.

Dans les formes topologiques que j'ai dessinées ici devant vos yeux l'année dernière, certains ont déjà senti cette note. **La dimension topologique, dont le maniement symbolique transcende l'espace**, a évoqué à beaucoup bien des formes qui nous sont présentifiées par les schémas du développement de l'embryon - formes singulières par la commune et singulière *Gestalt* qui est la leur, et qui nous porte loin, bien loin, de la bonne forme. D'une notation impressionniste, je dirais que cette forme qui se reproduit partout est sensible dans la sorte de **torsion à laquelle l'organisation de la vie semble s'obliger pour se loger dans l'espace réel**. »<sup>19</sup>

Première remarque, Lacan se trompe-t-il lourdement en parlant de l'espace comme d'une *catégorie*, alors que manifestement il fallait dire une *forme a priori* de la sensibilité ? C'est très possible, dans le flux ininterrompu d'une conférence. Le curateur se devant de respecter au plus près la parole même de l'orateur laisse l'expression telle quelle. Mais une *lectio difficilior* est également envisageable, et on peut penser que Lacan pointe ici un kantisme dégradé en psychologie. Après tout, il n'aurait pas tort de dénoncer une lecture ordinaire laquelle, malgré nos précautions, perçoit l'espace comme un concept allant de soi, sans méditer sur ce qu'est et sera après lui une forme, voire une *Gestalt*.

Cette piste est en tout cas encourageante, car plus loin Lacan insiste pour réduire le kantisme à l'organisation d'une *constitution subjective*. Là, clairement, il invite ses élèves à ne pas suivre cet affadissement qui n'est pas imputable à Kant lui-même. Là où nous en sommes nous nous préservons, au contraire, de décrire un dispositif psychologique. L'événement de la connaissance ne se produit pas à partir d'un puzzle où les pièces prédécoupées viendraient s'emboîter les unes dans les autres. Dans toute l'oeuvre de Kant on trouvera certainement des énoncés qui se prêteront à cette dégradation, si du moins on les sort de leur contexte général. On peut même estimer que ce glissement est inévitable.

Mais il faut rester ferme sur le fait que le transcendantal n'évoque aucune organisation préexistante qui viendrait transcender ce qu'elle attendait de pied ferme. Que l'espace devienne dans l'enseignement de Lacan un réel auquel on ne s'habitue pas, et que les objets qui y baignent s'en trouvent *intéressants*, est une *extraction* lacanienne, mais certainement pas une lecture dépréciative de Kant. *L'intérêt* est à prendre ici au sens fort, quand une baïonnette par exemple intéresse le poumon de l'adversaire. Grâce à la lecture lacanienne de Kant on pressent qu'une fois débarrassé de l'altérité d'indifférence de la *chose en soi*, l'objet puisse proposer une altérité altérante qui éveille tout aussi bien la sensibilité que l'entendement :

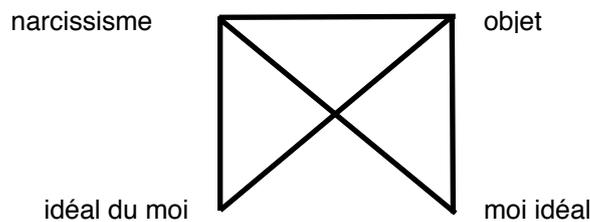
---

<sup>19</sup> - Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 327.

« En effet, nous avons vu que les concepts sont tout à fait impossibles et qu'ils ne peuvent avoir aucun sens, si aucun objet n'est donné ... »<sup>20</sup>

Nous avons l'habitude de bien distinguer les théories de la connaissance qui guident la science des exigences de l'éthique. Pourtant la ligne de partage est plus perméable qu'il n'y paraît. L'*objet a* est bien à part quand il se présente comme un *objet partiel*. Mais il n'est pas radicalement différent des objets du monde. Ces derniers - et *pas un* n'échappe à cette *vocation* - rappellent au sujet, lequel n'est sujet que dans la parole, l'espace insupportable dans lequel l'un et l'autre émergent, le monde désastral et sublunaire, le monde désastreux du désir qui lui interdit tout *cosmisme*.

Le sujet n'est sujet qu'altéré, divisé, par l'objet. C'est ce qui permet à René Lew [ Le biais que nous avons pris, sans passer par Heidegger, n'est pas le sien ] de trouver aussitôt dans le schématisme kantien une préoccupation qui, sur le versant de la psychanalyse, relève du *narcissisme*<sup>21</sup> :



Je ferai mienne l'opinion de Heidegger que le chapitre sur le schématisme de la Critique de la Raison pure est un texte central de l'ouvrage.

Sans que je considère ce chapitre comme embrouillé, il est assurément plus facile à lire avec la paraphrase systématique, et plus développée que le texte kantien lui-même, qu'en donne Heidegger.[ ... ] On a donc tout le loisir de passer de Kant à Heidegger sans dommage. [ ... ]

Le problème posé et à résoudre est celui de la saisie du réel, c'est à dire des choses moins en elles-mêmes ( c'est impossible ) qu'au travers de la perception, c'est à dire de l'imaginaire, qu'on en a ou plus exactement qu'on s'en fait ( et qu'on s'en donne ). Le *on* ... a valeur d'organisation narcissique.

Le vocabulaire est bien différent du nôtre, d'autant qu'une lecture de Heidegger est considérée comme sans dommage. Pourtant, même si le chemin pris est tout autre, même si le rapport à la chose n'est pas interrogé, on constate, dès les premières lignes, que l'objet est là, irradiant de toute son influence dans chacune des facettes de l'aventure subjective.

---

<sup>20</sup> - id.

<sup>21</sup> - René Lew. *Théorie du schématisme chez Kant*. 13.09.2007.

## II. Le schématisme lacanien

### *Les figurations lacaniennes*

Il est délicat de préciser le schématisme dans l'enseignement de Lacan.

Remarquons d'abord que le terme de schéma relève d'un vocabulaire *usuel* qui ne demande pas un traitement philosophique. Il sert le mécanicien ou l'ingénieur. Il s'agit alors d'un dessin particulièrement parlant grâce à la simplification qu'il propose. Il permet une marche à suivre dans la construction d'une pièce.

Or un schéma dans l'enseignement de Lacan va aussitôt bénéficier d'un statut plus complexe. Le schéma optique, par exemple, est une expérience réalisable. Une initiation minima aux conventions des opticiens permet de suivre le parcours des rayons lumineux. La schématisation clarifie le dispositif et favorise la mise en évidence d'une illusion que l'on doit distinguer d'une erreur des sens. Déjà dans ce contexte le lecteur devine une expérience inaccessible au vivant animal. En ce sens le symbolique qui gouverne l'être parlant ne peut être oublié. La construction est scientifique et répond aux exigences de l'optique. Ceci dit, l'espace convoqué est kantien et se présente comme une forme *a priori* de la sensibilité. Le schéma de Bouasse s'en joue et le confirme à la fois.

Mais les schémas lacaniens ne se prêtent pas à un commentaire uniforme dans la mesure où aucun ne vise le même niveau d'illustration. Le Schéma L, autre exemple, est bien une image qui met en évidence que l'axe *a a'* fait obstacle à la relation que le sujet est invité à entretenir avec l'Autre. Il y a bien quatre places, considérées par Lacan comme indispensables à un approche de l'inconscient, et nous sommes très près d'une écriture. Mais ne s'y joue pas l'enjeu de ce que René Lew appellerait la récursivité signifiante. Ce schéma L est une image confortable qui a le mérite d'illustrer et d'accentuer l'intuition du concept. L'idée même d'un *obstacle* est particulièrement didactique mais favorisa autrefois, du vivant de Lacan, des commentaires simplificateurs dans lesquels l'imaginaire était l'ennemi à abattre. Un usage trop évident de l'espace rendait impossible l'équilibre souhaitable qu'en principe on devait entretenir quand on évoquait conjointement le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Le graphe dans « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* » échappe certainement à cette limite du dessin. C'est dû au fait qu'il ne s'agit plus du tout d'une image mais d'une écriture où les *flèches* ne sont pas des flèches indiquant des directions. Il s'agit de vecteurs qui n'existent que dans leurs relations. L'espace, sans aucune transformation, est d'emblée un espace relationnel où s'inscrit le résultat d'un algorithme. Le fait que Lacan puisse parler d'*algorithme saussurien* et qu'il écrive  $S / s$ , alors que Ferdinand de Saussure écrivit la plupart du temps  $s / S$  pour produire explicitement une image, vient d'une rencontre nécessaire entre deux vecteurs. Le lieu de cette rencontre, appelé Autre ou également  $S$ , n'est pas sans effet de signifié, ni sur l'un ni sur l'autre vecteur :  $s (A)$ .

Cet espace relationnel échappe à la fascination de l'image mais il ne nous renseigne pas sur une problématique plus affinée du schématisme. Il ne garde pas en mémoire la torsion de l'espace qui nous intéresse, et ne rend pas compte de la prouesse de l'imagination créatrice, ou du moins ne nous fait plus revivre cet étonnement toujours intact que nous éprouvons lorsque Kant rend compte d'un événement de connaissance.

Les écritures sont sans doute vectorisées mais elles permettent encore des lectures isolées. Chacune d'entre elles pourrait, chez un lecteur trop audacieux, servir de clef explicative, voire de joker, là où elles sont destinées à donner plus d'ampleur à l'embarras.

Ces trois coups de sonde dans le corpus graphique de l'enseignement lacanien sont suffisants pour réveiller l'ambiance culturelle qui accueille la publication des *Ecrits*. Le commentaire de Jacques-Alain Miller était un guide particulièrement éclairant :

S'il est vrai que la perception éclipse la structure, infailliblement un schéma conduira le sujet à « oublier dans une image intuitive, l'analyse qui la supporte » ( *Ecrits*, p. 574 ).

C'est au symbolisme à interdire la capture imaginaire - ce en quoi sa difficulté se déduit de la théorie.

Au moment de lire sur les schémas de Lacan quelques éclaircissements, il convient qu'on se souvienne de cette mise en garde.

Il reste qu'une telle précaution rend manifeste l'inadéquation de principe de la représentation graphique à son objet ( l'*objet* de la psychanalyse ) dans l'espace de l'intuition ( défini, si l'on veut, par l'esthétique kantienne ). Ainsi toutes les constructions recueillies ici ( à l'exception des réseaux de la surdétermination, qui fonctionnent dans l'ordre du signifiant ) n'ont-elles qu'un rôle didactique, et entretiennent avec la structure un rapport d'analogie.

Par contre, il n'y a plus d'occultation du symbolique dans la topologie que Lacan met en place désormais, parce que cet espace est celui-là même où se schématisent les relations de la logique du sujet.<sup>22</sup>

Il est essentiel de comprendre qu'à l'époque cette mise en garde emportait l'adhésion du lecteur, d'abord par son élégance, mais surtout par sa pertinence. Un matériel conceptuel kantien déjà bien infecté de psychologisme devait être relégué pour éviter un schématisme usuel qui se contentait de dessins explicatifs.

Cette fragilité du schéma usuel pouvait être réduite et même oubliée dans la mesure où le traitement topologique qu'on imposait à l'espace permettait, et surtout favorisait, l'affinement des écritures logiques. A juste titre on mettait en garde contre l'engourdissement possible que procurait une conception trop familière et trop confiante de la *forme a priori*.

Inévitablement, cette indispensable précaution de la page 903 des *Ecrits* devait coaguler une tentation qui supposait qu'en travaillant un espace inattendu et surprenant on quittait *de fait* l'esthétique transcendantale kantienne. Dans la mesure où chez Kant l'espace y était défini comme une étendue on imaginait une morne plaine. C'était oublier que l'espace, ainsi

---

<sup>22</sup> - Jacques-Alain Miller, *Ecrits* p. 903.

défendu, servait une méditation mais n'exigeait pas une description quasi picturale, et par là-même univoque. Jamais kant n'a dit que l'espace ne devait pas receler des surprises. Une fourmi qui s'acharne sur une bande de Moebius ne sait pas qu'elle reviendra à la fin de son deuxième tour à son point de départ, mais son ignorance n'infirmes pas et confirmerait plutôt un kantien pur et dur.

Pour conclure cette première approche on constate qu'un schématisme lacanien complexe, mais entendu cependant dans un sens souvent usuel, est particulièrement fructueux tout au long de son enseignement. Cependant rien ne nous indique encore si nous pouvons parler chez Lacan d'un schématisme qui garderait en mémoire ce qu'il doit à la tradition philosophique.

### *Une écriture lacanienne*

Pour ce faire une antinomie embarrassante entre l'image et le schème comme monogramme doit être maintenue. Sans doute une réflexion fréquente sur l'écriture revient-elle dans l'enseignement des dernières années, mais elle n'est pas franchement reliée aux problèmes que soulevait Kant.

Des indications plus précises se manifestent plutôt du côté du *noeud à 3* qu'il présente explicitement comme une écriture. Elle s'accompagnent même de remarques étranges. Il prétend, par exemple, que la loi fut donnée à Moïse sur le Mont Nebo ! Même si certains archéologues se demandent s'il ne convient pas de confondre avec le Sinaï ce mont au sommet duquel mourut Moïse en regardant son peuple entrer dans la terre de Canaan, le raccourci est pour le moins provocant ! Par ailleurs il s'étonne que les théologiens n'aient jamais fait usage du nouage boroméen pour travailler la Trinité, alors que l'iconographie populaire et la statuaire mariale n'en manquent pas, loin de là. On dirait qu'il insinue qu'il ne suffit pas de nouer pour écrire et qu'une dimension de la loi, non encore développée, attend encore son éclaircissement et sa formulation. Parfois il évoque la *monstration* sans préciser s'il invite à une démonstration inédite. Enfin il nomme ce nouage le *noeud bo* ! C'est bien beau, en effet, mais c'est aussi une allusion inévitable à une esthétique, à une perception de l'image trop fascinante pour être productive.

Il y a donc bien un schématisme lacanien susceptible d'être élevé à la finesse d'une problématique, se séparant peu à peu d'un schématisme usuel. Cette avancée n'est pas hésitante mais se présente en remarques successives.

## **III. Une vigilance schématique à circonscrire progressivement**

### *Le frayage de René Lew*

Le terme de *frayage* est de René Lew lui-même, il n'est pas anodin, et réclame trois précautions distinctes. Les écritures qui suivent sont autre chose qu'une manière personnelle

de commenter Lacan. Rien ne nous permet non plus d'y chercher des trouvailles comme chez ceux qui - toujours avec beaucoup d'intelligence - entretiennent un héritage dont ils sont souvent les légataires directs. Ajoutons encore qu'ici la logique construit un corpus et ne peut être réduite à une niche ou un fond de commerce.

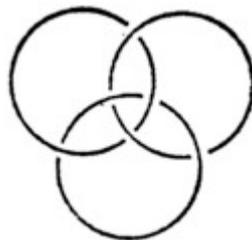
L'expression de cette prudence n'est ni élogieuse ni introductive. Elle est méthodologique. La lecture de René Lew n'est décourageante que dans la mesure où l'on cherche un point de départ à partir duquel pourrait se suivre les différentes livraisons. Non seulement la besogne est inabordable, mais s'insinue également l'idée que l'ensemble ne s'adresse qu'à des spécialistes. En fait, comme dans *La recherche du temps perdu*, la lecture peut commencer n'importe où.

Le frayage, au sens strict du terme, signifie la facilitation d'un chemin. On fait dire à Lacan ce qu'il n'a pas dit, ou plus précisément on suit les indications qu'il donne ou qu'il aurait pu donner. Il y a bien un au-delà de son enseignement mais sans la moindre trace de *disputatio*. Si le vocabulaire d'un éventuel désaccord se fait sentir, c'est un parasitage et, à y regarder de plus près, on est plutôt en présence d'un point d'appui.

Mais pourquoi tout logifier ? Pour assoir la psychanalyse dans le champ de la science ? Oui, sans doute, mais plus fondamentalement pour montrer que la parole ne peut pas tout dire. La logique - ou la grammaire, c'est là même chose - est bien au service de la parole et la suit. Mais ses écritures peuvent la dépasser, être impropres à un énoncé, pour toujours la servir cependant !

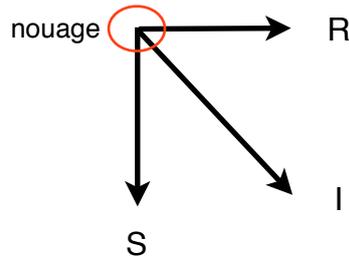
Il nous faut donc maintenant affirmer et développer deux points essentiels. Le schématisme de René Lew suit scrupuleusement le schématisme, implicite et explicite, de Lacan. Pour ce faire il ne peut pas *trahir* les articulations cardinales du *schématisme transcendantal* kantien.

Lorsque Lacan montre au tableau un noeud à trois, il dessine une image qui respecte les *dessus-dessous en opérant une mise à plat*. Nous sommes donc déjà en présence d'une convention scripturale.



Il ajoute que c'est une écriture. Encore faut-il entendre que cette écriture reste à produire. Pour l'instant nous sommes en présence d'une image, d'un schéma usuel qui propose quelques trucs pour y voir plus clair.

Le schéma qui suit n'est pas un schème mais reste fidèle à la préoccupation kantienne qui exige de bien distinguer l'image du schème.



En un mot, c'est le noeud boroméen à trois, moins son image. Le point de départ désigne l'hétérogénéité jalouse des trois vecteurs mais indique que leur rapprochement, ou leur nouage, ne sera pas sans effets sur chacun des trois. Sans que l'on soit amené à supposer la moindre porosité, on pourra tenter des expressions audacieuses, approximatives mais non déficitaires, lesquelles *laisseront entendre*, par exemple, un réel du symbolique.

Déjà on pressent que l'écriture libère la parole en la dépassant, en lui faisant dire ce qu'elle ne peut pas *vraiment bien* dire. Ajoutons que, sur le dessin, RSI est la lecture la plus fine du noeud à trois dans la mesure où elle permet de dire que rien ne se noue sans l'imaginaire, alors que ce troisième rond dans l'ordre des nominations ne présente aucun privilège nouant. En revanche, dans l'écriture schématique qui nous occupe, le vecteur transversal est toujours celui de l'imaginaire comme si - sans l'imaginer mais en l'imageant - il se présentait pour être un intermédiaire, bien mieux le *troisième terme* du schématisme kantien.

Intentionnellement nous avons privilégié le *noeud à trois*. On y trouve explicitement la référence à une écriture, mais le résultat est encore maigre. Passer d'une image à une écriture vectorielle est sans doute une exploration des indications de Lacan mais ce passage ne livre pas encore sa nécessité.

### ***L'espace de l'écriture***

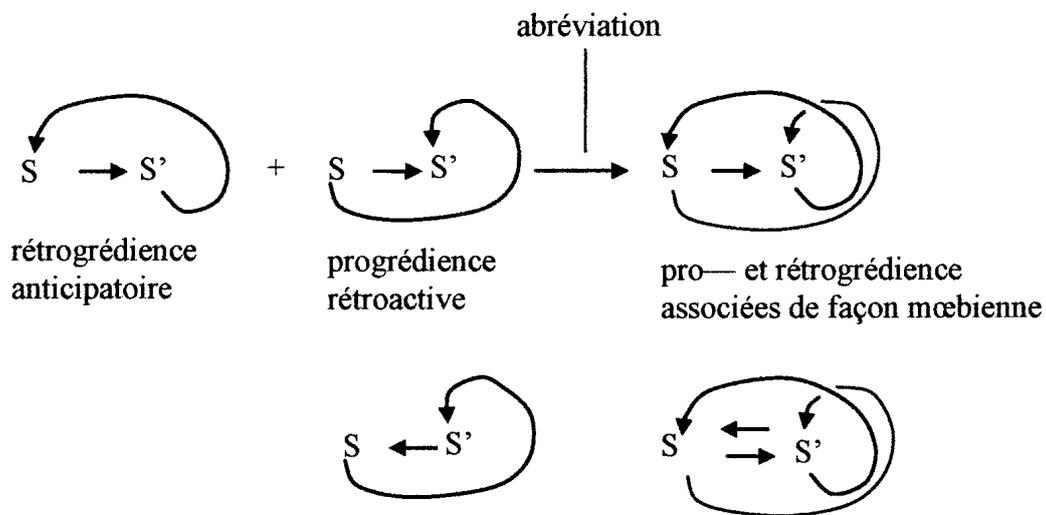
Qu'allons-nous entendre par l'espace d'une écriture ? Un rappel nostalgique de l'enthousiasme des années 60 n'est pas superflu. Certains y voyaient la déchirure du trait imposée à la virginité de la page blanche. D'autres se demandaient quel statut il fallait accorder au dessin quand on remplaçait le **O** de bouée par l'image d'une **bOuée** circulaire. D'autres encore insistaient sur le fait qu'il était impossible d'écrire deux lettres l'une sur l'autre et que pour séparer les mots il fallait inscrire un espace encore plus grand. Enfin on revenait sur la pertinence des poèmes d'inspiration surréaliste qui s'affranchissaient d'une écriture linéaire pour conquérir de nouveaux espaces susceptibles d'un surplus de sens.

Ce rappel est important, il est propédeutique. Il nous permet de mieux situer le traitement de l'espace que nous suivons, lequel réclame des étapes qu'il ne faut pas sauter.

Lorsque René Lew utilise la bande Moebius il propose de ne retenir que son arrête en négligeant sa surface. L'opération mérite une halte. On ne peut pas opérer une demi-torsion à partir de n'importe quel rectangle. Une carte postale ou une carte de visite ne s'y prêtent pas. Le rapport entre la longueur et la largeur n'est jamais évoqué et l'on parle alors de bande ou de

ruban. On répond trop vite que les surfaces ne se mesurent pas en topologie comme en géométrie et qu'elles sont *étirables*. Ce vocabulaire imagé nous conduit aussitôt à une saisie platonicienne de l'objet qui le rend impropre à un traitement schématique.

Même si un atelier de découpage reste indispensable à la familiarisation, nous pourrions être arrêtés sur un objet faisant obstacle à la logique. *La dimension topologique, dont le maniement symbolique transcende l'espace* ( selon Lacan cité plus haut ), disparaîtrait au profit d'une énigme ombrageuse. L'espace cesserait de *faire partie du réel*. Or toute butée n'implique pas automatiquement le surgissement d'un réel. Elle peut relever d'une maladresse intellectuelle. Nous oublions la mise en garde kantienne : *ces images ne doivent toujours être liées au concept qu'au moyen du schème qu'elles désignent et auquel elles ne sont pas en soi entièrement adéquates*. Autrement dit, l'image de la bande de Moebius préservée dans sa surface n'est pas adéquate à l'usage logique que nous pourrions en avoir. Ne retenir que l'arête est nécessaire à René Lew s'il se donne pour tâche une théorie lacanienne logifiée<sup>23</sup>. Il est donc amené à produire cette écriture schématique :



Comme pour le schéma du *noeud à trois*, nous sommes en présence cette fois de la bande de Moebius, moins son image. La continuité moebienne se trouve renforcée quand elle est vectorisée et favorise des étapes, lesquelles pourtant surgissent conjointement quand on parle. Il est pratiquement impossible de décrire dans des énoncés transparents cette écriture qui pourtant est logique, c'est à dire au service de la parole. Si on s'y risque malgré tout on peut dire que le signifiant S' est à ce point signifiant, lourd de *signifiance*, qu'il ne peut pas ne pas supposer un autre signifiant S qui lui insuffle cette capacité à la surprise. Dans le même mouvement, ce signifiant S ne peut prétendre à cette force suggestive que dans la mesure où il est entièrement destiné à la surprise de S', d'autant qu'il profite de cette brillance éruptive.

C'est pas mal, ça mousse un peu ! Mais c'est surtout insuffisant, à la limite de l'erreur.

<sup>23</sup> - René Lew *Théorie logifiée du signifiant ( théorie lacanienne logifiée )* 15 - 16 janvier 2011.

Si maintenant on indexe les signifiants autrement, on peut dire que S2, le signifiant qui surgit dans la parole, implique un signifiant S1 que trop rapidement nous avons pris l'habitude d'appeler le *signifiant du manque* ou le *signifiant qui manque*. Sans doute Françoise Dolto avait-elle raison, dans une intention immédiatement pédagogique, d'évoquer le jeu de *Taquet* où il faut une place vide pour que les lettres puissent se déplacer. Mais ici le manque devient *essentiel*, même présenté de manière apéritive. Se profile de nouveau une anthropologie ! Dans un vocabulaire kantien il faudrait laisser entendre que les images que nous proposons dans une explication sont toujours déficitaires au regard du concept que nous voulions convoquer.

Pour saisir le manque on peut préférer l'exemple de Lacan : « *Papa, c'est quoi un imbécile ?* » ou « *C'est quoi taper du pied ?* ». Ce n'est pas sa forme interrogative qui procure sa force à l'énoncé, c'est son aisance. Celui à qui s'adressent ces questions sait aussitôt qu'il n'aura pas assez de toute une vie pour y répondre. Mais celle qui l'interroge le sait également, et c'est malicieusement qu'elle vise cette charmante déroute.

Pour profiter d'un objet topologique il convient d'insister pour qu'il livre la logique qu'il induit. On apprend déjà beaucoup à tordre l'espace, mais on ne lui fait pas changer de statut pour autant et il reste un espace qui va de soi quand il ne se supporte que de son image. Sans l'écriture vectorisée du schéma dans lequel le ruban de Moebius s'épanouit, jamais le manque n'aurait pu se dégourdir.

Il faut renverser l'ordre des raisons. L'espace des objets topologiques invite à la grammaire, et c'est dans l'ordre de ce vécu que nous travaillons. Cependant il est plus radical d'y pressentir que l'organisation langagière est première et qu'elle imprime à l'espace une dimension réelle que l'intuition immédiate ne laisse pas soupçonner. En ce sens, l'espace de l'écriture est à l'étroit dans un développement strictement linéaire et doit s'élargir dans une vectorisation. Il faut ajouter que cette dimension spatiale est première au regard de l'espace intuitif - lequel n'est pas rétrogradé pour autant.

### ***Schème et schéma***

Il est très délicat de différencier de manière efficace le schème du schéma.

Dans une première approche, il est possible de repérer le schème kantien comme un élément déterminant dans cet événement que représente la rencontre *intéressante* qui se produit entre le sujet et l'objet. Ni l'un ni l'autre ne sont fait l'un pour l'autre, comme serait tentée de le faire une philosophie du sujet qui se donnerait pour tâche de restaurer l'homme au centre d'un *univers* galiléen qui lui échappe. Le schématisme kantien s'inscrit donc dans une *théorie de la connaissance* et répond à la question « *Que puis-je savoir ?* », sans que nous soyons amenés à y trouver la description d'un mécanisme psychologique. En forçant à peine les mots on entrevoit que le transcendantal fait obstacle le plus longtemps possible à la transcendance implicite qu'exigerait aussitôt une anthropologie psychologisante. L'imagination propose bien plus que des images et il suffirait d'un rien pour laisser entendre qu'en dernière instance ce ne

sont pas des images qu'elle *produit* ! Ces dernières sont tributaires de schèmes, ces monogrammes qui creusent eux-mêmes leur espace.

Il serait hasardeux et probablement réducteur d'avancer à présent que le schématisme qui insiste dans la psychanalyse, ponctuellement chez Lacan et explicitement chez René Lew, répond maintenant à la question « *Que dois-je faire ?* ». Ce glissement trop élégant nous ferait manquer des étapes.

Schème et schéma n'évoluent pas dans le même registre. Le schème, impropre à la description d'un mécanisme, relève cependant d'un automatisme, d'un événement qui se répète. Le schéma, lui, suppose une activité volontaire, un *acte théorique*. Il est exceptionnel. De part en part la psychanalyse est une *praxis*, c'est à dire une mise en oeuvre. Dans ce contexte, le schéma vise à réaliser le programme freudien : « *Là où est le ça, il me faut advenir* ».

Pour l'instant nous ne sommes pas encore en mesure de préciser en quoi il peut prétendre être efficace. Tout au plus pouvons-nous rectifier certains glissements idéologiques qui s'étaient emparé au fil des ans de ceux qui étaient redevables à l'enseignement lacanien. Cependant ces rectifications peuvent constituer des avancées si elles laissent entrevoir des écritures déployant leur propre pertinence.

### ***Le fantasme libéré de sa malédiction***

Lorsque Lacan présenta les *quatre discours*, le *discours du maître* apparut comme une position subjective dont il convenait de s'éloigner pour devenir psychanalyste et le rester. Bien des commentateurs insistèrent pour ne disqualifier aucun des quatre pôles et soulignèrent qu'il convenait plutôt d'y trouver la discursivité du discours ! Cependant le discours du maître était pour beaucoup le type même d'une organisation langagière trop bien ordonnée pour ne pas produire un excès d'évidence (  $S1 \rightarrow S2$  ). La production du *plus de jouir* comme *objet a* restait entachée d'une certaine tétanisation, celle du fantasme, qui maintenait le sujet dans un rapport fasciné avec l'objet, au point de se confondre avec lui. Au lieu d'être quelqu'un il devenait quelque chose, un gros oeil qui ne voyait plus que ça, ou une grosse merde qui ratait tout. Au contraire, lorsqu'on parvenait au *discours de l'analyste*, le sujet se retrouvant à une autre place pouvait s'appuyer sur son manque (  $\$ / S1$  ).

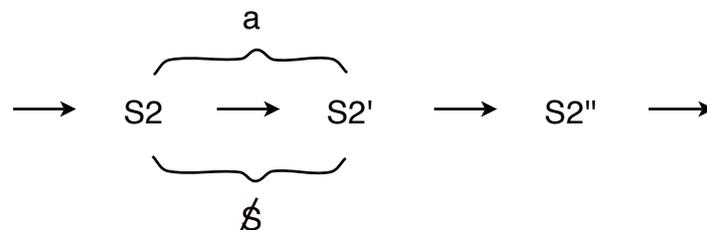
Seul le raccourci colore les lignes qui précèdent d'une ironie qu'il faut aussitôt effacer. En fait, dans la relation que l'on peut faire d'une cure, c'est bien ce chemin douloureux qui se présente. Mais, dans ces conditions, les *quatre discours* étaient lus comme l'*illustration*, voire le script sténographique, d'un théâtre où se jouait le destin de quelqu'un. L'objet était d'abord ce dont il fallait se séparer, et ce en suivant l'ordre d'un vécu. De son côté le sujet se trouvait grossi d'un subjectivité qui était à deux doigts de renouer avec une anthropologie psychologisante, le manque devenant *essentiel* à l'aventure humaine.

Dans un sens il est impossible de parler de la psychanalyse autrement. Quand on prétend coller aux mille embûches de la souffrance psychique on doit même passer par cette coagulation descriptive. D'un certain point de vue l'objet se produit dans de mauvaises

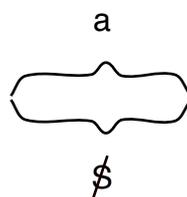
conditions, au même titre que la *plus value* chez Marx, ces heures de travail non payées qui embrayent sur l'aliénation du travailleur.

Il est donc important de ne pas sauter une étape. L'aliénation n'est pas une malédiction. Ce n'est pas une mauvaise organisation du travail qui fait le malheur des ouvriers ! Du moins, faut-il remonter en amont. En fait un nombre *incalculable* d'heures de travail ne peuvent pas être payées dans la mesure où le producteur ne peut pas ne pas produire davantage que ce que prévoient les *évaluations*. Ce n'est que dans un deuxième temps logique qu'il en souffre. Encore une fois, renverser l'ordre des raisons est indispensable pour produire un *plus de jouir* dégagé de la gangue dépréciative dans laquelle il semble surgir. Alain Didier-Weill a certainement raison de parler du *maudit réel*, à condition cependant de ne pas sauter sur l'occasion pour y pressentir une qualité qui serait essentielle à ce réel.

Il est plus économique de considérer la question du manque comme une problématique de la surabondance, et non comme celle d'un heureux déficit grâce auquel il serait possible de rebondir ( comme on disait autrefois ... ). Les deux énoncés sont sans doute compatibles et s'éclairent l'un l'autre, mais ils ne se développent pas sur la même octave. Le premier doit écrire les conditions de la production, le second propose l'*image* d'un parcours existentiel. Dans cette écriture de la production de l'*objet a* que propose René Lew<sup>24</sup> on n'y trouve pas la trace d'une mauvaise aventure. La question de l'aliénation dans son sens courant et inquiétant ne se pose pas encore :



On y retrouve l'écriture du fantasme sans que ce dernier soit encore l'autre nom de nos impasses.



Ainsi le lien (présenté comme direct, sans qu'il le soit, bien entendu) entre \$ et *a*. est-il, *via* la signifiance  $S_1$ , le poinçon identifiant et distinguant (de façon moebienne) sujet et objet : ( $\$ \diamond a$ ) où  $\diamond$  est  $\wedge, \vee, <, >$ , soit et, ou, implication ( $> \sim$  ou  $\rightarrow$ ) et issue ( $< \sim$  ou  $\rightarrow$ ). La flèche  $[\rightarrow]$ , je le rappelle, est à la fois<sup>25</sup>



<sup>24</sup> - Théorie logifiée du signifiant ( théorie lacanienne logifiée ) 15 - 16 janvier 2011

<sup>25</sup> - id. p.13 du document PDF.

Le seul fait d'introduire le sujet et l'objet dans une écriture plus épanouie, laquelle d'étape en étape prétend à une *théorie lacanienne logifiée*, permet d'éviter une écriture isolée qui risque toujours de se dégrader en sténographie : on n'invite plus à scruter le poinçon comme une trouvaille *bien à lui*, un truc logique *tellement parlant* !

Cette remarque n'est ni superflue ni anecdotique. Ceux qui suivent vont sans doute ignorer l'ambiance culturelle dans laquelle l'enseignement de Lacan fut reçue de son vivant. A bien des égards leur sera épargnée la gaucherie de ceux qui les ont précédés. Mais ici il faut retenir que c'est toute une génération qui put utiliser la logique à travers des bribes. Chacune était pertinente et les utilisateurs ne se trompaient pas. Mais chacune brillait comme une trouvaille, une *formule* qui, sans être à proprement parlé alchimique, se présentait comme une clef.

Sur un autre niveau nous retrouvons ce qu'il fallait craindre pour les objets topologiques au tout début de ce présent travail. Une brillance fascinante se propose à notre curiosité et, contre toute attente, nous propose de renouer avec une relation sujet-objet que l'on prétend disqualifier. Nous sommes très au-delà d'une recherche sociologisante du lacanisme tel qu'on le parlait à telle ou telle époque. Il est au contraire impératif de saisir que *l'objet a* se prête à une ontologie d'autant plus insistante qu'elle est invisible, cachée par l'élégance de chacun.

C'est probablement ici que se produit un mouvement de bascule. Alors que nous nous proposons de seulement rectifier certaines limites dans l'usage que l'on pouvait faire des *quatre discours*, on pressent brusquement comme une urgence le déploiement d'un schématisme.

### ***Le schématisme, l'autre nom de l'éthique***

Dans le contexte de la récursivité de l'émergence signifiante ( ce qui est discursif est récursif ) le sujet s'abstient d'un épaississement subjectif toujours susceptible de succomber à la tentation de l'intersubjectivité. Or les enfants parlent, non pour communiquer comme le prétendait Piaget, mais pour produire un effet de signifié.

L'essentiel de l'erreur [ celle de Piaget ] est de croire que la parole a essentiellement pour effet de communiquer, alors que l'effet du signifiant est de faire surgir dans le sujet la dimension du signifié.<sup>26</sup>

Nous sommes en 1962 et le vocabulaire n'est pas encore ajusté comme il le sera plus tard. Ici le sujet n'est pas suffisamment détaché de la *chose pensante*. Il est donc encore quelque chose qui reçoit du signifié. Mais l'important n'est pas là et nous pourrions nous fourvoyer et manquer l'essentiel si nous restions attachés à cette approximation. Il convient de voir en quoi le signifié est *depuis toujours* l'imprévu du signifiant. A la condition impérative d'oser une naïveté de laboratoire, de celles qu'on ne rencontre pas dans la quotidien :

---

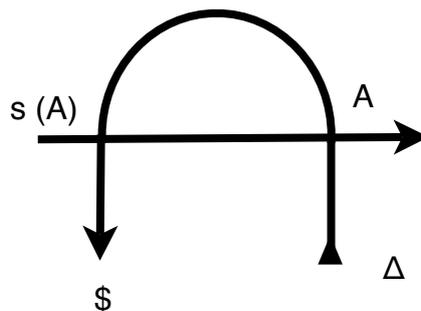
<sup>26</sup> - Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 330

*Pourquoi parler de symbolique alors qu'aussitôt on utilise le terme de signifiant, et jamais celui de symbole ?*

Pour répondre à cette question il faut imaginer - sans surtout imaginer - que le symbolique puisse développer ses lois hors de sa rencontre avec le vivant humain. Dans le même mouvement supposons un temps, prenant son départ en un point  $\Delta$  ( lequel point disparaîtra sans aucun commentaire ) durant lequel le vivant humain n'aurait pas encore rencontré le symbolique. Si cette histoire pouvait tenir debout le symbolique se contenterait d'*enchaîner* les symboles les uns aux autres sans se soucier de la moindre signification. Les exigences du symbolique en matière d'articulations seraient internes et suffisantes au symbolique lui-même.

Ça ne veut pas dire grand chose. Cependant, dans un contexte pédagogique, c'est suffisamment parlant pour pressentir que les deux vecteurs ne peuvent pas ne pas se rencontrer, mais qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre et sont altérés l'un par l'autre. Il n'y a pas que le vivant humain qui soit *traumatisé* dans sa rencontre avec le symbolique. Le symbolique, en rencontrant le vivant humain est lui aussi altéré et charrie maintenant des signifiants qui répondent à des lois nouvelles, nouvelles depuis toujours, qui viennent à la place d'autres lois n'ayant jamais eu l'occasion de voir le jour. Le signifiant est un symbole qui rencontre du vivant.

Dans ces conditions cette rencontre n'est pas sans effet, sur l'un comme sur l'autre vecteur. Le signifié est le stigmate d'une rencontre.



Pourquoi sommes-nous ici en présence d'un *schéma* ? Il s'agit d'une figuration qui produit une image qui ne se prend pas pour une image, qui figure un temps qui n'a jamais existé où le vivant et le symbolique ne se sont pas encore rencontrés. Nous sommes en présence d'un schéma qui garde en mémoire l'insistance kantienne qui demande à différencier le schème de l'image.

Manifestement le schéma en dit plus que la parole, mais il sert le bruissement un peu fou de la parole. S'en suit - et ce dans une vigilance schématique de chaque instant - une chaîne quasi ganglionnaire de conséquences.

Le seul fait d'inscrire le ( \$ ) sous ( S1 → S2 ) la paire ordonnée dans une écriture issue d'une continuité moebienne déplie le sujet dans une tout autre envergure. Nous pouvons rompre avec notre radotage et cesser de dire avec trop de facilité qu'il faut bien *supposer un sujet au signifiant*. Nous accentuons sa dimension de signifié pour en faire la métaphore de cette articulation toute bête. *C'est quoi un imbécile ?* est une question tellement bien posée ( S2 ) qu'elle désigne en même temps la qualité de ce qu'est le signifiant, qualité qui la précède et la soutient ( S1 ) tout en n'insistant que pour cette pertinence dans laquelle elle trouve sa raison d'être, d'être insistante.

Mais pourquoi parler de métaphore quand le statut de signifié suffisait au sujet ?

Jusqu'à présent nous avons gardé l'anecdote enfantine de Lacan, mais il faut préciser que cette récursivité signifiante vaut, bien entendu, pour tout énoncé. Il y a là comme une prouesse à chaque fois qu'émerge une parole, même si elle s'enlise dans une platitude, voire une erreur. C'est un tel travail, rendu sensible et presque palpable par la vigilance du démontage schématique, qu'il est impératif de maintenir le niveau de cette tension. Pour être humain, le vivant humain est travaillé par le langage, mais le symbolique ne produirait pas cette récursivité s'il n'était pas le vecteur qui rencontre le vivant. Le schématisme permet d'accentuer la rencontre de deux vecteurs altérés l'un par l'autre. Le locuteur est un travailleur dans la mesure où il est travaillé.

Au sens strict du terme le sujet vient à *la place de !* A la place de cette trouvaille survient un scandale : *dire que !* Dire qu'un enfant a dit cela ! Dire que quelqu'un a dit cela ! Non qu'il soit à l'origine de cette articulation signifiante ou que nous soyons en présence de la naissance d'une subjectivité enfantine ou de la trace d'une personnalité agissante. Au contraire, il est travaillé par elle sans pour cela en être le jouet. Il est en quelque sorte le témoin de cette aventure qu'est la parole, une aventure qu'il accepte. Cette parole est la sienne, sans qu'il puisse faire autrement que de la revendiquer - même quand il se sent obligé de se dédire.

Il y a là comme un paradoxe qui pourrait virer à la pirouette. On pourrait penser à une maîtrise de la maîtrise. Là où le sujet est assujéti au signifiant maître, il peut et doit maîtriser ce qu'il dit. Ici on trouve dans toute sa fraîcheur l'authenticité de l'obstination phénoménologique, laquelle scrute la petite étincelle originelle d'un sujet transcendantal. Lacan, d'ailleurs, a toujours fait preuve de beaucoup de délicatesse pour sortir peu à peu de cette préoccupation. Il faut dire que la frontière est à peine perceptible.

Dans le *frayage* qui nous occupe, il convient de saisir que le schéma permet d'inscrire la récursivité signifiante et le sujet sur une seule et même ligne d'écriture. En ce sens elle permet de saisir le caractère foncièrement contemporain d'un sujet travaillé et d'un vivant travaillant comme sujet. C'est là le privilège de la métaphore.

Il faut bien rendre compte de la surprise surtout quand elle fait l'économie du trait d'esprit. Remarquons que le schématisme de René Lew ne fait aucune trouvaille. Le *frayage* prend ici tout son sens. Il déplie, mieux il déploie la survenue d'un sujet qui fait figure d'*acte de présence*. Ici la fulgurance renoue plutôt avec le tragique, une situation que le locuteur assume

d'autant plus qu'il est dépassé. La question la plus radicale n'est donc pas : « *Qu'est-ce qu'un sujet ?* » mais bien plutôt : « *Qu'es-ce qu'un signifiant ?* ». La réponse étant : « *C'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* ». Ce n'est que dans un second temps que nous sommes amenés à exploiter l'idée qu'un sujet est représenté.

Nous pouvons donc maintenant proposer une définition du schématisme qui insiste dans la psychanalyse : c'est une discipline, une discipline que l'on s'impose au titre d'une éthique. Non pas une éthique *pour* la psychanalyse mais une praxis qui transfigure la psychanalyse en une mise en oeuvre. Dans ces conditions, elle n'a pas de limites, non dans le cadre d'un fantasme de toute puissance, mais dans le contexte d'une exigence qui ne peut que s'affiner.

Comme dans une éthique il faut un nom : *L'éthique à Nicomaque, L'éthique de Spinoza*. On ne comprend rien au schématisme de René Lew si on ne retient pas sa signature, mieux sa voix, silencieuse dans ses livraisons écrites comme dans ses exposés oraux. Silencieuse pour être audible. La voix de la cantatrice qui développe une mélodie n'est admirable que dans la mesure où elle laisse entendre une voix qui ne s'offre pas à la perception auditive. On peut broder sur la vocation, la provocation, l'évocation, voire la révocation quand il s'agit de l'Edit de Nantes ! L'essentiel est encore au-delà. Elle est quelque chose, objectivée et étrangère au symbolique. Non qu'elle soit inaccessible, elle est au contraire à portée de la main, un main qui se referme comme il se doit sur du vide. Elle relève du cri et de l'appel pour dire que lorsque les mots viennent à manquer se produit une surabondance de sens, un plus de jour.

L'objet prolonge le scandale du sujet tout en surgissant dans le même mouvement, mais cette fois dans l'articulation d'une métonymie. *Une voile à bâbord !* Une partie pour le tout, mais ici une présence bruissante pour dire que la vérité ne peut être dite toute, mais que *je* dit toujours la vérité.

Derrière chacun de nos énoncés c'est un devoir d'entendre la dimension oraculaire de la parole. Le retour aux présocratiques n'est pas une finesse de plus. « *Moi la vérité je parle !* » est ce qu'il faut entendre dans tout effort langagier. Nous sommes très loin d'une mise en scène, celle par exemple d'un psychanalyste qui, *s'y croyant*, prendrait des airs de sphinx. Un aimable bredouilleur fait aussi bien l'affaire.

Tout se joue sur une *autre scène*, dans le logique pur, c'est à dire là où se fait entendre une fébrilité que ni l'intersubjectivité, ni les transports en commun, ne peuvent atteindre. Cette fébrilité pourrait être considérée comme l'autre nom de la voix.

A condition de ne pas se laisser fasciner par l'aisance facile d'une expression comme *une maîtrise de la maîtrise*, on peut par quelques touches successives pressentir un renversement qu'on appelle communément le *fantasme*. Là où le sujet est parlé il doit, au sens d'un devoir, se vivre comme un sujet parlant, et ce en se confondant avec l'objet. Certains parlent de *traversée du fantasme*. Cette expression est suffisamment parlante pour être retenue dans sa dimension pédagogique, à condition qu'elle ne laisse pas entendre que le but d'une analyse est de sortir du fantasme. On peut lui préférer l'étalement de plusieurs étapes logiques que seul le schématisme rend *visible* alors qu'elles sont absolument contemporaines. Prise isolément,

l'écriture du fantasme avec son poinçon risque de faciliter une lecture trop rapide qui n'y verrait qu'un raffinement scriptural que Lacan aurait dû inventer pour transmettre son génie. C'est un peu vrai, mais sur une octave beaucoup plus basse. Reprise dans un développement schématique qui garde en mémoire la récursivité signifiante obtenue par la vectorisation de l'arête de la bande de Moebius, \$ et *a* sont foncièrement hétérogènes mais s'écrivent conjointement avec l'articulation symbolique (  $S1 \rightarrow S2$  ) qui les réclament. \$ travaille au scandale du signifié en incarnant *a*, cette voix inaudible par l'organe des sens, ce bruissement un peu fou qui dit silencieusement qu'il y a toujours plus à entendre. \$ et *a* peuvent se confondre si on n'y voit pas une confusion.

Le schématisme est donc une discipline qui se refuse à n'être qu'un développement d'indications dispersées. Il n'est pas l'ennemi de l'image et la sert au contraire en la libérant de sa fascination. Le développement sans limites de la logique n'est que l'expression d'une paix incommensurable quand une éthique du *bien-dire* scrute inlassablement les *moments d'interruption de l'angoisse* ( Séminaire X ). Le schématisme sait qu'il en dit plus que la parole, mais il constate que cette parole bruisse de ses indications.

Mais s'il est une discipline, on pourrait presque dire une attitude, toute livraison qui reste scrupuleusement attachée à ses impératifs relève du schématisme. René Lew est explicite sur ce point :

La formalisation ( et non les langages formulaires ) est appelée à la rescousse du langage - quel que soit le schématisme ( conceptuel, structural et figuratif ) de cette formalisation - quand le langage cède la place, sinon « décède » à ne pouvoir équivoquer par homophonie de plus de deux, trois au plus, mots à la fois.<sup>27</sup>

Reste à savoir si cette exigence que nous attendons du schématisme dans le champ de la psychanalyse est encore redevable au *schématisme transcendantal* kantien. On évitera ici les parallèles forcés qui nuisent à l'inédit. C'est surtout des échos que nous cherchons, une sorte de climat enrichissant.

### ***Kant, Heidegger, Philonenko***

A plusieurs reprises René Lew a insisté dans son enseignement oral pour qu'il y ait dans le champ de la psychanalyse plusieurs modèles. Il n'est donc pas question de supposer que la bande de Moebius est essentielle à l'organisation langagière. Encore et encore il faut rappeler que la naissance au langage produit un espace qui participe du réel, étranger à l'espace naturel que nous supposons à l'animal. Lacan choisit la bande de Moebius pour rendre compte de cette torsion, rien de plus. Revient donc toujours la même tentation, celle de saisir l'objet topologique comme un objet platonicien.

L'objet qui nous occupe ici est ce que Lacan a trouvé de plus élégant pour son enseignement, et ce choix lui évite une ontologie, puisque c'est un choix ! Nous sommes donc en présence,

---

<sup>27</sup> - René Lew. *Un schématisme politique de l'amour*. 17 juillet 2011.

dans un premier temps, d'un objet construit pour des raisons didactiques offrant une *image* satisfaisante pour cet enseignement.

La dimension topologique, dont le maniement symbolique transcende l'espace, a évoqué à beaucoup [ parmi ses auditeurs ] bien des formes qui nous sont présentifiées par **les schémas du développement de l'embryon** - formes singulières par la commune et singulière Gestalt qui est la leur, et qui nous porte loin, bien loin, de la bonne forme. D'une notation impressionniste, je dirais que cette forme qui se reproduit partout est sensible dans la sorte de torsion à laquelle **l'organisation de la vie** semble s'obliger pour se loger dans l'espace réel. »<sup>28</sup>

Nous avons déjà cité ce passage mais, cette fois, nous soulignons autrement. Le texte est difficile. Lacan veut-il dire que l'embryon est d'emblée lové dans un espace transcendé par le maniement symbolique, du fait qu'avant sa naissance il serait déjà un être de langage ? C'est possible, à condition de ne pas y trouver une parfaite ordonnance. Ce qui compte c'est l'interprétation instantanée que font les auditeurs de Lacan d'une torsion de l'espace pour y comprendre quelque chose à l'organisation de la vie. On ne peut pas imaginer une nature ordonnatrice, mais on doit y lire une nature déjà ordonnée par le signifiant. Il y a là quelque chose de transcendantal.

*Cette torsion à laquelle l'organisation de la vie semble s'obliger pour se loger dans l'espace réel* nous permet maintenant de construire un nouvel étage de notre compréhension du *schématisme transcendantal* de Kant.

L'imagination transcendantale productrice des schèmes prend une telle importance que Heidegger y voit une sorte de danger devant lequel Kant aurait reculé. Là où il était sensé construire une *Critique de la Raison pure* il aurait pressenti que cette raison pure allait se résorber au profit d'une imagination qui allait prendre tout le devant de la scène et, pour ainsi dire, vampiriser tout l'édifice.

Mais Philonenko remarque avec vigueur que bien des passages sont modifiés dans l'édition de 1787 au regard de celle de 1781. Sauf justement les quelques pages consacrées au schématisme transcendantal ! Il convient donc de maintenir que Kant en était satisfait. Reste à déterminer l'usage qu'il en fait et dans quelles conditions historiques émerge ce schématisme.

Tout est orienté vers une critique de la philosophie empiriste anglo-saxonne, et notamment celle de Berkeley. Avec ce dernier Kant constate qu'aucune image n'est satisfaisante au regard du concept. Mais le schème, nous l'avons vu, est homogène à la catégorie. Cette fois allons plus loin et comprenons que le schème relève d'une méthode :

« Ainsi quand je dispose cinq points à la suite des autres : ....., c'est là une image du nombre cinq. Au contraire, quand je fais que penser à un nombre en général, qui peut être cinq ou cent, cette pensée est la représentation d'une **méthode** pour représenter une multitude ( par exemple mille ) dans une image, conformément à un certain concept, plutôt que cette image

---

<sup>28</sup> - Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 327.

même, qu'il me serait difficile, dans le dernier cas, de parcourir des yeux et de comparer au concept. Or c'est cette représentation d'un **procédé** en général de l'imagination pour procurer à un concept son image que j'appelle schème de ce concept. »<sup>29</sup>

On évitera aux mots *méthode* et *procédé* le contresens qui laisserait entendre qu'ils désignent une activité délibérée. Mieux vaut y lire la description, non d'une machinerie bien huilée, mais d'un événement de connaissance où l'imagination est éminemment productrice. Nous touchons du doigt un *travail* et, selon la belle expression de Philonenko, le schème représente *l'activité de l'esprit vivant*.

Lorsqu'on attache toute son importance à l'activité de l'imagination, non comme une instance transcendante et mystérieuse qui en dernière instance viendrait envahir tout le champ de la raison, mais comme l'indice d'un vivant travaillé et travaillant, nous sommes très proches d'un vivant humain traversé depuis toujours par le langage. Philonenko a ce commentaire particulièrement intuitif :

« On ne démonte pas une activité vivante comme on démonte une machine et la vraie psychologie doit se borner au dévoilement, à la description - par opposition à tout ce qui pourrait se donner comme construction - des opérations intellectuelles. »<sup>30</sup>

Le transcendantal nous préserve de la transcendance et, de l'autre côté, ne trahit pas non plus l'esprit en lui évitant de se réduire à quelque chose d'inerte où viendraient se déposer les images et s'y associer par habitude, comme le suppose l'empirisme anglo-saxon.

En ce sens Kant ne s'engouffre pas dans une sorte d'aveu implicite, il ne pressent pas un risque, ni ne cherche à *masquer de nouveau l'essence originelle de l'imagination transcendantale un instant entrevue* ( Heidegger ).

Arrive un moment où il faut seulement dévoiler en montrant les différents éléments en activité. C'est cette lecture plus simple que propose Philonenko quand il cite, après bien d'autres, la fameuse phrase de Kant :

« Ce schématisme de notre entendement, relativement aux phénomènes et à leur simple forme, est un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine et dont il sera **toujours difficile** d'arracher le vrai mécanisme ( *Handgriffe* ) à la nature, pour l'exposer à découvert devant les yeux. »<sup>31</sup>

Serions-nous en présence d'une *monstration*. La tentation est grande mais ce serait risqué de s'obliger à une mise en adéquation mot à mot. Mais un parallèle est possible. En tout cas Lacan n'ignore pas la phrase qui précède lorsqu'il dit dans son séminaire sur l'angoisse :

---

<sup>29</sup> - *Critique de la Raison pure. Doctrine transcendantale du jugement*. Chapitre premier : *Du Schématisme des concepts purs de l'entendement*.

<sup>30</sup> - A. Philonenko. *Etudes kantienne*s. Vrin. Paris, 1982.

<sup>31</sup> - *Critique de la Raison pure. Doctrine transcendantale du jugement*. Chapitre premier : *Du Schématisme des concepts purs de l'entendement*.

D'une notation impressionniste, je dirais que cette forme qui se reproduit partout est sensible dans la sorte de torsion à laquelle l'**organisation de la vie** semble s'obliger pour se loger dans l'espace réel. »<sup>32</sup>

Intentionnellement, ou seulement par la grâce d'une ambiance qui lui est familière, il peut être certain que les philosophes qu'il interpelle ce jour-là entendront ce qu'il dit en écho aux préoccupations que Kant lui-même soulève quand il parle de quelque chose qui sera *toujours difficile*.

Dès le début de ce présent travail nous avons annoncé que le concept pur n'existait pas en dehors du travail que représentait l'événement de la connaissance, que les images ne se saisissent qu'au regard du schème. Il est important que la distinction très nette que nous pouvons faire entre la sensibilité, l'imagination et l'entendement ne renvoie pas pour autant à trois pièces bien usinées tournant comme une horlogerie irréprochable. L'équilibre parfait des trois termes vient du fait que le schématisme révèle dans ce système d'un travail de précision.

Chez René Lew le terme de *frayage*, comme facilitation d'un chemin, doit donc être accentué. Il ne s'agit pas, par exemple, du parcours d'une humanité avançant pas à pas vers la vérité. Mieux vaut y sentir une fidélité à un enseignement qui convient. Dans ces conditions il est impératif de vérifier - de nouveau, à chaque étape - en quoi cette nouvelle préoccupation dans le champ de la psychanalyse que représente le *schématisme* suit effectivement les indications de Lacan.

C'est en ne retenant que l'arrête de la bande de Moebius que René Lew parvient à inscrire l'écriture du fantasme. Cette dernière restait isolée comme écriture convenable, ou bien était placée sur le graphe comme indication importante d'un temps remarquable de cette construction graphique. Mais à aucun moment nous ne pouvions parler d'une *théorie lacanienne logifiée*. Si l'inconscient relève, comme le prétend la quatrième de couverture de *Écrits*, du *logique pur*, il devenait nécessaire de se mettre à l'ouvrage.

« Le lecteur apprendra ce qui s'y démontre : l'inconscient relève du logique pur, autrement dit du signifiant.

L'épistémologie ici fera toujours défaut, si elle ne part pas d'une réforme, qui est subversion du sujet.

L'avènement ne peut s'en produire que réellement et à une place que tiennent présentement les analystes.»

Or comment entendre ce *logique pur* ? S'agit-il de quelque chose de purement logique, d'absolument logique ? Cette insistance relèverait du pléonasmisme. Ou bien, plus subtilement, d'une référence explicite au *concept pur*, clef de voute d'une activité laborieuse. Point n'est besoin d'une identification stricte. Il suffit de pressentir que le signifiant est pur de toute antériorité dans la rencontre du symbolique et du vivant. Ceci lui éviterait de se balader de génération en génération comme un *capital signifiant* dont le sujet hériterait à sa naissance. Si cette préoccupation clinique au regard des malédictions transgénérationnelles peut servir

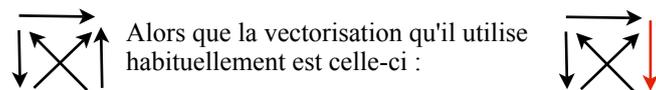
---

<sup>32</sup> - Lacan. Séminaire X, *L'angoisse*. P. 327.

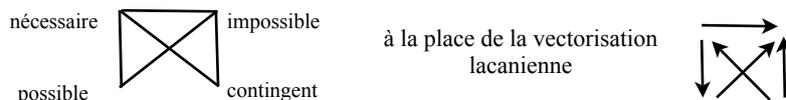
l'embarras des praticiens, rien ne dit qu'il faille voir dans *les signifiants* un ensemble faisant penser trop facilement à un monde des idées platonicien.

Au quel cas une autre fidélité, prolongeant la première, devrait rester éveillée. Il n'est pas question de se débarrasser de l'*esthétique transcendantale* kantienne. Il est au contraire impératif d'écrire des schémas qui restent dans le même esprit, celui du *schématisme transcendantal*, et ce en soulignant la différence foncière entre le schème et l'image, quitte à opérer des extractions ou des frayages.

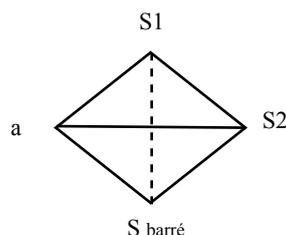
C'est la raison pour laquelle le tableau des *quatre discours*, qui pourrait paraître isolé dans l'économie du corpus lacanien, doit, lui aussi, bénéficier d'un traitement schématique. René Lew fait d'abord remarquer<sup>33</sup> que la vectorisation des *quatre discours* ne propose pas un parcours :



Il est un fait, qu'à première vue, cette construction est réfractaire au schématisme. Une lecture trop rapide pourrait même faire remarquer que des lettres et des flèches n'échappent pas pour autant à l'image, celle par exemple d'un tourniquet. D'ailleurs, quand cette construction fut reçue, les premiers commentateurs disaient que ça *tournait* pour passer d'un discours à l'autre. Mais on ne peut en rester à la critique d'une approximation idéologique. Au contraire René Lew suggère seulement un très léger pas de côté et, sans modifier le bénéfice des quatre discours, il propose la mise à plat du carré modal à la place :



L'opération est possible dans la mesure où la relation entre les lettres est en fait tétraédrique. C'est toujours le même tétraèdre, quelle que soit la place qu'occupe chaque lettre à chacun de quatre sommets :



<sup>33</sup> - Conférence à Lille. Je n'ai pas retrouvé cette remarque dans d'autres livraisons.

Ce résumé est réducteur et peut-être maladroit. Pour la démonstration complète, le lecteur se reportera aux pages 14 et 15 du document PDF. Cependant il est quand même notoire que les places destinées à chaque lettre des *quatre discours* ont perdu leurs noms, résorbés dans une écriture logique qui trouve ses assises dans une vectorisation de l'arête de la bande de Moebius.

#### IV. Acte et mise en oeuvre

*Comment faire ?* en écho au *Que faire ?* de Lénine. Comment faire pour que la montagne n'accouche pas d'une souris et, conjointement, comment éviter à la psychanalyse de se présenter comme un discours *avant-gardiste*, une sorte d'intelligence susceptible de chuchoter aux masses des solutions qu'elles n'avaient jamais entrevues ?

##### *La Cité ...*

On sait ce que veut la Cité, dans une transparence parfaitement communicable. Malgré ses innombrables trébuchements, une éducation implicite maintient un cap d'une efficacité remarquable. Sans qu'elle soit amenée à diffuser officiellement les manières d'être qui lui conviennent, elle favorise les émotions qui nourrissent les esprits sans que rien ne se passe.

Dès ses premières pages, le *Séminaire X* semble nous mettre en garde sur tout ce qui pourrait nous confondre et nous détourner des questions que soulève l'angoisse. Lacan prend soin de la distinguer de l'*e-motion*, et en profite pour souligner que, contrairement à ce que pense le plus grand nombre, l'angoisse n'est pas sans objet. C'est donc sur un point précis, et sur un seul, qu'il plonge au coeur de la Cité une réforme de l'objet.

Il faut dire que notre imagination est bien nourrie. Jamais nous ne sommes en présence d'un discours venant d'en haut qui nous inviterait à mépriser l'imprévu. Certes évite-t-on les émois qui peuvent provoquer des *émeutes* ! Cependant, si la Cité vise sa stabilité comme toute institution qui doit tenir comme une *statue*, elle n'est pas ennemie de l'aventure individuelle et glorifie les héros qui surent dire non.

Le héros tragique fait sans doute exception. Il est un passage forcé de la méditation psychanalytique sur *l'au moins un*. Il y en a un qui se compte hors du tout et qui, au nom des valeurs de la Cité, est amené à contester les décisions de cette même Cité. Le tragique ne perdure pas, mais quand se produit un *retour du tragique* le public est invité à s'interroger sur une forme de contradiction productrice de tension qui, en dernière instance, est assimilable et profitable.

Les militants ne manquent pas pour souligner que les valeurs échappent à l'hypocrisie. Ils sont même nombreux à oeuvrer pour que les enfants de la République ne sombrent ni dans la drogue ni dans la délinquance. Quoi qu'on dise, les laissés pour compte, les fous et les

handicapés sont écoutés. Il y a quelque chose dans la société qui sait confusément que ce qu'ils disent n'est pas inutile. En ce domaine il serait criminel de faire la moue.

### *L'envers*

L'envers du décor ? Les camps. On pourrait s'arrêter là puisque ça résume tout. Mais il convient quand même de continuer : Hiroshima, la pollution, le rétrécissement de la planète et les flux migratoires sans projets. En soi le consumérisme compte pour peu, sauf qu'il pointe un néo-libéralisme dont on peut se méfier.

Il faut alors se mobiliser sur d'autres fronts. Lutter contre les évaluations qui brouillent les pistes. Déjà dans le secteur social la rumeur gronde que les *managers* perdent de l'argent. Encore 20 ans et les contre-feux seront allumés.

AJoutons encore - et ça suffira - que le stalinisme a implosé.

On dirait que l'Histoire sait y faire.

### *Un engagement possible*

Il était indispensable de faire mousser les choses, de réintroduire les préoccupations psychanalytiques dans leur contexte imaginaire, et personne n'en est dispensé. Un engagement est possible, et les analystes peuvent s'aligner en développant une pertinence susceptible de se faire entendre. Ajoutons aussitôt - et c'est le point cardinal de notre référence - qu'en s'adressant à la Cité certains analystes sont capables de ne pas sombrer dans la psychanalyse appliquée :

La psychanalyse répond à l'idéologie scientiste en montrant la vérité libératrice présente en chacun. Sa théorie et son institution montrent le conflit entre savoir et vérité. Cela met les analystes dans la meilleure position pour éclairer le démenti interne au néo-libéralisme qui s'instaure.<sup>34</sup>

Dès les premières lignes se propose un programme citoyen. Revisiter les Lumières, souligner les conditions historiques de l'émergence de la psychanalyse, rappeler qu'elle n'est pas fortuite, rend possible une coordination des praticiens. Cette implication fait d'ailleurs écho, presque mot à mot à la quatrième de couverture des *Ecrits*, laquelle peut être relue comme un devoir politique qui avait échappé aux générations précédentes :

Il faut avoir lu ce recueil, et dans son long, pour y sentir que s'y poursuit un seul débat, toujours le même, et qui, dût-il paraître dater, se reconnaît pour être le débat des lumières.

---

<sup>34</sup> - *Psychanalyse et politique*. Jean-Claude Fauvin. 7 Mars 2012.

Il y a du pain sur la planche et, si on s'y colle, aussitôt on constate un embarras imprévisible. Comment dire qu'on est d'accord, tout en se sentant obligé à des développements qu'un lecteur distrait saisirait comme une contradiction ?

On peut, c'est même facile, décrire ce qui va bien et ce qui va mal dans la société. Dans un deuxième mouvement il faut observer que la Cité, contrairement aux idées reçues, est une infatigable fourmilière d'inventions, de trouvailles et de solutions. Le répondant et la responsabilité d'un très grand nombre fondent un mystère permanent.

Nos descendants retiendront Freud et Lacan, c'est certain, et s'en inspireront même car ils sont très curieux. Mais pour la plupart le tour de passe-passe très probable consistera à s'en souvenir comme on se souvient de Bergson. En fait la Cité n'a jamais rien demandé à la psychanalyse parce qu'elle se débrouille très bien sans elle. Quel que soit l'angle d'attaque, optimiste ou pessimiste, on ne retrouve rien dans la culture contemporaine, occidentale ou ethnologique, qui puisse témoigner de l'ambition de la psychanalyse, et ce dès sa naissance.

### *Un schématisme politique ...*

Il existe un seul point archimédique qui est ignoré : La psychanalyse oeuvre à une réforme de la raison. Freud en parlait comme un bouleversement comparable à celui de la révolution copernicienne, et Lacan suivit mot à mot cette prétention.

« Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née. »<sup>35</sup>

On peut et on doit lutter contre le scientisme dans le cadre d'un programme coordonné. Mais il faut un envers à cette attitude : ne se donner aucun but à atteindre, n'accorder aucune place à un Autre persécuteur ou tracassant ! Scruter *les moments d'interruption de l'angoisse* est un énoncé présentable, mais surtout inédit, alors qu'il ne sert aucune nouveauté. Il est transmissible mais, en aucune façon, communicable. Personne n'attend cette proposition dans la mesure où elle ne se présente pas comme une bonne nouvelle. Le locuteur n'est pas déficitaire et le récepteur n'est coupable d'aucune surdité. En fait le contraire du désespoir n'est pas l'espoir mais l'inespéré. Cependant cet inespéré ne contient aucune brillance bouleversante et immédiate. On en trouve seulement la trace que dans la paix d'une logique, quand cette dernière devance ou élargit ce que la parole ne peut pas *vraiment* bien dire.

### *Acte de parole*

La parole serait un acte. C'est du moins ce qui nous vient le plus vite, une intervention qui permettrait de couper le flux ininterrompu d'une répétition qui ne peut se produire que dans un seul registre. Permettre à l'analysant de *passer à autre chose* est paradigmatique à un point tel qu'il nous semble pouvoir mettre le doigt sur l'acte psychanalytique. C'est vrai, du moins au

---

<sup>35</sup> - Déjà cité.

sens où ce n'est pas faux. C'est aussi un truisme dans la mesure où l'acte ne peut pas être autre chose qu'une parole.

Rien ne nous renseigne sur ces mille tentatives de résoudre par des gestes ce que l'on ne peut résoudre par la parole. Rares sont les analysants qui mettent prématurément un terme à leur analyse de manière stupide. Les analyses qui s'effilochent proposent des arguments pertinents à celui ou à celle qui est tenté de dire que maintenant c'est fini, qu'il n'aime plus son analyste, et que c'est même un signal de sa libération. Il va voler de ses propres ailes, et c'est tout juste s'il ne dit pas merci pour ce *parcours*.

Encore une fois si le lecteur parvient à ne lire aucune ironie dans ces lignes, il sentira que tente de s'y décrire un passage forcé de la cure analytique sur le versant de son vécu. A titre d'exemple, certains se souviendront de cette époque où la distinction lacanienne entre *parole pleine* et *parole vide* était lue à l'envers. On faisait l'effort d'atteindre une parole pleine d'authenticité pour se départir de cette parole vide que l'on confondait avec du radotage. Ça ne marchait pas plus mal, mais il y avait là comme une *privation* d'une grande partie de soi-même que l'on ne soupçonnait pas. Il est en effet bien difficile de pressentir que la logique est un moment de fébrilité inaccessible au quotidien.

Là probablement se joue la clinique. C'est un effort constant de se départir de cette *représentation* inévitable qui voudrait que la théorie éclaire la pratique et que conjointement la pratique enrichisse la théorie. S'y joue une dialectique qui ne parvient pas à masquer sa platitude, malgré le mouvement naturel dont elle s'inspire. En fait la pratique n'a pas à respecter les acquis de la théorie, pas plus que la théorie n'a à formaliser les embarras inédits de la pratique pour les universaliser. S'insinuerait une sorte de précaution qui rapidement se déclinerait en une aspiration à *dire le vrai sur le vrai*, à confirmer le vrai par du vrai plus solide.

Si la pratique est une notion indispensable dans la mesure où elle tient compte de l'aisance légitime que procure des années d'expérience, elle ne peut se confondre avec la clinique. Cette dernière est à inventer à chaque fois que se présente une parole pleine. L'effort est à consentir du côté de l'analyste comme du côté de l'analysant :

De toute façon, ce n'est aucune réalité qui se transmette dans la cure, mais uniquement un schématisation ( qui plus est dialectique ).<sup>36</sup>

Ici se profile une difficulté dans le vocabulaire et le lecteur doit repérer de légers glissements de sens. Il s'agit moins d'approximations que d'une évolution dans les intentions rhétoriques. En comparant certains textes, il semble que le terme de *schématisation* chez René Lew se rapproche progressivement de celui de *praxis*. Très éloignée d'une super pratique, comme c'était souvent le cas dans certains milieux, Lacan définit la praxis psychanalytique comme une *mise en oeuvre des embarras de l'amour*. L'expression est donc lacanienne, et c'est

---

<sup>36</sup> - René Lew. *Il n'y a pas d'acte de l'acte*. P.11 du document PDF.

méthodiquement que les frayages qui nous occupent la reprend pour en tirer les développements.

Schématisme, praxis et exigence éthique deviennent trois termes inséparables :

L'acte psychanalytique est par là déontique : il implique l'exigence logique que sous-entendent le désir et la jouissance ; il est nominaliste de rapporter la grammaire à la rhétorique ;<sup>37</sup>

Le *δεοντος*, le devant être, est une invitation pressante à situer la pointe fine de l'éthique et de la joie qui l'accompagne là où elles jaillissent, dans la logique. L'*ovτος*, l'étant, n'est pas l'ennemi à abattre mais ne peut prétendre être l'expression de la respiration la plus radicale. Dans un texte plus ancien René Lew avait d'ailleurs déjà souligné qu'il était, plus que Lacan, du côté du déontique que du côté de l'ontique. Non qu'il était plus moral que lui, qu'il fallait le dépasser, mais qu'il convenait de ne pas succomber à la rumeur que Lacan serait allé au point ultime, là où l'éthique ne peut se dire mieux.

Ici li faut asserter que nous n'en avons pas fini avec les restrictions formalistes de Lacan qui n'aurait pas pu aller plus loin.<sup>38</sup>

Il n'y a donc pas d'esthétique de l'acte. Rien ne nous permet de le décrire comme une attitude dans le monde, ni même de le ressentir comme un moment exceptionnel. Il ne suffit pas de brûler les manuscrits de son mari pour qu'*ipso facto* on puisse y voir un acte. Aucune vigilance phénoménologique ne fera la lumière. Cela ne veut pas dire pour autant que les décisions importantes, celles que l'on prend deux ou trois fois pas an, et ce avec des conséquences parfois irrémédiables, soient de moindre intérêt. Sur une vie elles peuvent même se répéter et dessiner un destin que l'on peut assumer, voire revendiquer. Mais ça, ça s'appelle la *Providence* ! Les catastrophes qui se sont enchaînées peuvent - légitimement - *délivrer* en dernière instance un sens apaisant. Et ça, ça s'appelle la *Rémission des péchés* ! Il suffit de laïciser, c'est très présentable.

Mais l'acte est d'un autre tabac. S'il n'y a pas d'esthétique de l'acte alors on ne peut pas *évaluer* l'impact du schématisme. Dans la Cité, mais pas destiné explicitement à la Cité, jamais construit sur l'échec de la Cité, *insiste* seulement une position inaugurale et déjà répétitive qui suppose à la raison une torsion qui la libère définitivement de toute ontologie et de toute anthropologie. Cette torsion ne déchire pas l'image mais invite la perception - la perception dans la modernité - à visiter de nouveau sa fonction.

### ***Das Ding hallucinée***

Nous parlions plus haut d'un bruissement un peu fou. Cette licence rhétorique mérite maintenant d'être hissée à une dignité conceptuelle. Le premier cri de l'enfant à sa naissance n'est jamais que la manifestation d'une fonction organique, lorsque l'air entre dans les

---

<sup>37</sup> - René Lew. *Il n'y a pas d'acte de l'acte*. P.20 du document PDF.

<sup>38</sup> - René Lew. *Un schématisme politique le l'amour*. 17 juillet 2011.

poumons. Mais il ne peut pas ne pas être également un jugement d'existence : « *Il y a quelque chose !* ». Un cri de parole, coercitif comme le langage. En ce sens *Das Ding*, la Chose, se présente comme hallucinée, un réel produit par le langage. Nous rompons ici avec le sujet de la perception, fût-il revisité par les philosophies du sujet. Plus radicalement il s'épanouit à partir du *travail* que lui avait imposé le *schématisme transcendantal* kantien. L'*extraction* lacanienne prend ici tout son sens, et se présente comme un moment où l'*Esthétique transcendantale* kantienne devient l'occasion de servir, sans être trahie ni reléguée, une *Ethique transcendantale* lacanienne. Il y avait de la provocation dans l'air le jour de cette leçon. Mais on ne peut y voir une pirouette puisque tout cet enseignement va dans ce sens : rétablir explicitement la fonction du désir et de la jouissance au moment précis où s'articule pour la première fois une relation entre le sujet et l'objet. Une expression comme *la première fois* est sans doute mythique ou, dans un registre plus bas, trop *imagé*. Ce qu'il convient pourtant de retenir c'est le caractère inaugural de ce cri, sans que l'on puisse *imaginer* un temps durant lequel le cri n'aurait pas encore été poussé. Il n'y a pas de cri insignifiant !

Mais ce jugement d'existence est également un geste. Il ne peut se crier que dans un mouvement de mise à l'écart, d'*ausstossung*. Un sujet travaillé d'emblée par le langage est également travailleur. En un seul temps le cri mène à la mise à l'écart, alors que la mise à l'écart est un cri. Le sujet vient bien à *la place* de son cri, il est la *métaphore* d'une articulation signifiante. Le cri ( S2 ) est à ce point surprise qu'il doit laisser supposer un signifiant ( S1 ) avec lequel il s'articule de manière récursive ( S1 → S2 ).

Ici il n'y a plus à faire preuve de précautions. La *mise à l'écart* devient l'autre nom de cette torsion à laquelle l'organisation de la vie semble s'obliger pour se loger dans l'espace réel.<sup>39</sup> Pour enfoncer le clou, et ce même avec une audace excessive, il serait piquant d'y voir la naissance de l'espace. Lacan, dans le séminaire X consacré à l'angoisse, insiste pour ne pas disqualifier l'espace et le temps comme *formes a priori* puisque, dit-il, elles constituent le cadre de nos intuitions. Elles restent *a priori*, c'est à dire sans appel à l'expérience, mais elles sont tributaires de la torsion, laquelle présente une antériorité logique. *Das Ding* est hallucinée et n'est pas une perception empirique.

Avec *Das Ding* nous sommes à deux doigts, ajoute Lacan de dire *toi !* A condition de ne pas être à *tu et à toi*, à la fin de son analyse.

### ***Un schématisme politique de l'amour***

Associer le schématisme à l'amour est une des positions les plus embarrassantes de René Lew. Elle serait même inconvenante si nous y lisions le souci d'envoyer en mission des armées de psychologues prêcher l'amour en politique ! La Cité aurait bien raison de signifier une fin de non recevoir à une telle entreprise. Rien ne dit qu'elle ne pourrait pas en tirer quelques profits, elle qui s'enlise avec des politiques qui veulent se faire aimer et une jeunesse perdue dans les jouissances immédiates.

---

<sup>39</sup> - Lacan. Déjà cité.

C'est cependant dans une tout autre dimension qu'on peut lire cette articulation. Si l'on admet que ce schématisme insiste pour développer une logique qui ne s'épanouit que dans un accompagnement de l'image - que pour ce faire il suit les indications lacaniennes et n'ignore pas le schématisme kantien - alors on peut s'attendre à *du nouveau dans l'amour*.

Il n'y a plus qu'un seul fil conducteur : Lacan n'aurait parlé que de la fin de l'analyse, entendue comme terminaison de la cure, mais aussi comme finalité. Le transfert et sa résolution serait une manière de parler de finalité en faisant l'économie de toute préoccupation téléologique.

On préférera le terme de résolution à celui de dissolution. Peut-être y-a-t-il là un manque à gagner mais, pour ceux qui prennent de l'âge, la *dissolution* renvoie à de trop mauvais souvenirs pour prendre les allures d'un concept. Ici le mot, trop imagé, restera dans son cadre juridique. Qu'il y ait des moments *maniaco-dépressifs* n'implique pas qu'il faille oeuvrer à ce que tout le monde souffre.

Il importe donc de subsumer en dernière instance la question du schématisme à une problématique du transfert pour *in fine* laisser se déployer le statut de l'objet. Nous avons encore dans nos souvenirs toute la littérature qui, du vivant de Lacan, scrutait le transfert qu'avait connu Freud avec Fliess. Au moment où prenait son envol la spécificité de la théorie freudienne, avec à sa base la bi-sexualité que lui avait suggérée le *chatouilleur de nez*, Freud aurait laissé tomber Fliess et n'en aurait plus jamais parlé. Pendant longtemps on eut cette issue univoque pour évoquer le transfert. C'était un mauvais moment à passer, une illusion qui prenait les allures d'une erreur. En un mot le *laisser tomber* l'emportait sur ce drôle de truc qui consiste à *ne plus parler* de l'objet de son transfert : je dois beaucoup à *machin* ou à *machine* mais maintenant c'est fini.

Du transfert d'amour on s'orientait, au gré des rencontres, vers un transfert de travail autrement plus productif. On cessait de coller à son analyste et on sentait bien qu'il ne faudrait plus coller à ceux à qui on s'attachait pour un temps. Très curieusement ceci est vrai dans la mesure où ce n'est pas faux. Mais il y a là comme une *privation*, le parent pauvre au regard de la *frustration* et de la *castration*.

Dans ces conditions on se prive d'une grande partie de soi-même quand on ne pose pas explicitement la question : « *A partir de quand le Père est-il touchant ?* ». Les premières analysantes de Freud prétendaient toutes avoir été touchées par leur père. En quelque sorte elles prenaient la situation à l'envers, érotisaient la question, et ne parvenaient pas à pressentir à quel point le père pouvait être touchant.

La question est la même à la fin de la cure. Va-t-on cesser d'aimer son analyste, ou va-t-on enfin l'aimer ? Les plus malins répondront aussitôt : « *Ni l'un ni l'autre !* ». Au regard des multiples péripéties qui peuvent se présenter en fin de cure, il n'est pas question, en effet, de présenter des modèles. Pourtant personne n'est dispensé de s'interroger sur ce point. Le schématisme aidant on peut se départir des images inadéquates d'un vécu - éventuellement douloureux, ou même déficient.

On reste fidèle à l'étymologie du terme de transfert quand on prétend que c'est essentiellement une affaire de *déplacement*. Le long développement de Lacan concernant Achille en témoigne. Patrocle est l'amant d'Achille, et il est clair dans le *Séminaire VIII* qu'Achille est l'aimé. Mais il se passe quelque chose d'inattendu - à un point tel que chez les dieux, *les bras leur en tombent !* - En voulant tuer Hector pour venger Patrocle, Achille sait qu'un oracle le condamne s'il choisit cette voie. Et pourtant il rejoint Patrocle dans la mort, d'aimé il devient amant. Le mythe troyen parle de mort quand nous pourrions évoquer une destitution subjective. Mourir *à la place* de son mari quand s'annonce une nuit d'hyménée, ce n'est déjà pas si mal. Mais la position d'Achille est plus achevée, elle est plus métonymique. Il vient *à la suite de...*

Tout au long de la cure l'analysant à aimé son analyste dans un climat incestueux, là où règne le savoir de l'amour. Pour le dire vite Jocaste savait qu'Oedipe était son fils. Et sur l'autre versant le Père de la horde primitive sait comment jouir - on dit de toutes mains, en fin de compte, c'est de tout qu'il jouit. Analyste comme analysant doivent donc oeuvrer conjointement, mais chacun à sa place, à la mort de ce principe régulateur qui interdit le *vent de folie* qui pourrait faire promesse si nous n'étions pas acharnés à nous en priver.

Là se trouve sans doute une des dimensions de la *Père-version*. Retrouver le chemin qui mène à l'amour du Père c'est, dans la résolution du transfert, trouver ce qui est fondamentalement touchant chez celui et ceux qui me précèdent à revendiquer dans la jouissance phallique la paternité de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font.

Au-delà des images qui n'ont pas à être déchirées, ce n'est pas à proprement parler un message ultime qui se délivre de manière théâtrale mais un schématisation qui engage une logique, d'autant plus touchante qu'elle est logique. L'interdit de l'inceste comme loi s'estompe sans s'effacer au profit du déontique. C'est à cet endroit précis que peut se produire un transfert de travail qui remplace le transfert d'amour.

De la sphère nous ne retiendrons que ceci : elle a un centre. Construire de l'a-sphérique c'est entrer dans la certitude. Depuis Descartes ce mot n'a pas faibli, tout en restant étranger à la certitude paranoïaque. Sur une autre base que celle de la *chose pensante* nous pouvons construire un réel, c'est à dire être *maîtres et possesseurs de la nature*, maîtres d'un monde *intéressant*, sans pour autant nous accrocher à un point essentiel. J'ai la certitude - laquelle n'est autre que la castration - que je ne mets pas mes pas dans les pas de ceux qui me précèdent quand je m'attache au schématisation qui les gouverne.

C'est tout autre chose que de ne plus parler de son analyste. Freud eut bien raison de ne plus jamais parler de Fliess car celui-ci représentait une mauvaise aventure. Son immense courage fit qu'il sut en sortir, et nous épargner d'en passer par là.

## Conclusion : l'horreur de l'acte

Mais pourquoi Lacan a-t-il tellement insisté sur le fait que l'analyste avait *horreur de son acte* ? Sans doute celui-ci trouve-t-il dans la cure qui lui est confiée par l'analysant quelque chose de *monstrueux*. La notion de *monstration* nous autorise à ce léger glissement. Un moment de monstruosité finit toujours par s'insinuer dans une analyse, ne fût-ce qu'au détour d'un propos anodin. Il faut alors tenir le coup, d'autant que cette monstruosité fait écho chez l'analyste à la sienne propre.

Cependant ce que nous venons de déployer à propos de Das Ding ne suggère pas l'horreur. L'angoisse certes ! Mais elle s'accompagne d'un moment de dignité : « *Il y a quelque chose ! Et ça vaut la peine !* ». Les commentaires lacaniens ne manquent pas d'une certaine emphase et laissent supposer l'écho d'une vérité oraculaire retrouvant des accents présocratiques.

On peut penser que *l'horreur de l'acte* se situe à un autre niveau. Même s'il n'est pas familier des arcanes de l'histoire de la philosophie, l'analyste pressent intuitivement qu'il fait sauter une barrière. Les lois qu'enregistrent les théories de la connaissance ne sont pas étrangères à la loi du désir - au désir comme loi. On aurait pu penser que « *Ne pas céder sur son désir* » relevait encore de la vie privée, ou du moins d'une aventure personnelle.

De l'autre côté, du côté de la science, les problèmes semblaient plus clairs. On pouvait se construire une *image* de l'homme de science capable de mettre ses problèmes au portemanteau et de s'adonner à sa soif de connaissance. Là, au moins, le rapport entre le sujet et l'objet pouvait renouer avec une relation qui semblait aller de soi. Il était prudent de multiplier les comités d'éthique pour canaliser les usages dangereux du progrès et se protéger des savants fous. Mais fondamentalement était préservée une curiosité inaugurale qui alignait régulièrement les succès, et ce avec la certitude que ça ne s'arrêterait jamais.

Tout cela restera intact pour le plus grand nombre, à ceci près que l'annonce lacanienne, particulièrement insistante, qui exige d'identifier le *sujet de la psychanalyse* avec le *sujet de la science* trouve de nos jours une accentuation bien plus déconcertante qu'à l'époque où elle fut d'abord accueillie.

Les lecteurs méthodiques de Lacan avaient bien profité de cette référence au *sujet cartésien*. Avec ce dernier le sujet de la science n'était pas l'opérateur des expérimentations mais, bien au contraire, le sujet issu de la science, cet événement catastrophique pour tout l'édifice culturel qui précédait le bouleversement galiléen. Dire *je* devenait un impératif pour toute philosophie

issue de la modernité, ce nouveau mode de pensée qui exigeait que chaque articulation s'appuie sur un sujet restauré.

Lacan sut prémunir ses élèves de la tentation de la *chose pensante* de Descartes et les empêcha également de lire Kant comme une machine prête à l'emploi. Ce dernier était préservé, et on peut constater que chaque avancée était reprise au mot près : dans la mesure où Kant nous livrait le fruit d'une aventure méthodique, il n'y avait pas de raison de le restituer comme l'aurait fait un gratte-papier servile. Mieux valait savourer son audace, quitte à opérer des extractions auxquelles le philosophe n'aurait pas pensé. Le sujet de la psychanalyse était historiquement repérable, sans pour autant se confondre avec ce qui allait devenir le *sujet de la psychologie*. Parlant du fait d'être parlé, sa subversion était, si l'on peut dire, acquise.

Dans un certain sens, rien ne bougera plus. Non que l'immobilisme nous guette ! Il convient plutôt de mettre en évidence qu'un enseignement comme celui de Lacan peut se constituer en un corpus systématique sans pour autant faire un tout. Il n'est plus question de découvrir de nouveaux continents.

L'effort à consentir est désormais difficile à circonscrire pour chacun. L'analysant, comme l'analyste, doivent réinventer la psychanalyse pour chaque cure. Non qu'il faille visiter chaque concept et y apporter sa petite touche personnelle : *je mets mes pas dans les pas de ...!* Au contraire, tout ce qui nous *touche*, avec ou sans *tact*, ne se trouve plus dans les profondeurs de nos passions.

Mais je le savais déjà ! En apparence. En fait ce qui se joue dans le schématisme va bien au-delà de l'idée d'un vague déterminisme au regard duquel je devrais apprendre à savoir y faire. Il ne convient plus de dire que les signifiants n'en font qu'à leur tête, qu'ils me guident à mon insu.

Ce qui fait horreur c'est de travailler méthodiquement qu'une image ne peut être le réceptacle de nos émois, qu'elle doit livrer une logique bien plus passionnante que les représentations qu'elle suggère.

*Quand la parole décède à la formalisation, quand le ressenti immédiat devient le parent pauvre d'un embrasement imprévisible, quand la logique devient une phlogistique qui ne s'éteint pas, quand Das Ding est comparable au buisson ardent, alors on l'impression d'être tombé dans une eau très profonde.*

Mais c'est aussi entrevoir qu'une réforme de la raison est doucement en marche, malgré le tumulte du monde, qu'une autre manière de dire *toi* se chuchote discrètement.